

ROMANTICISMI



LA RIVISTA DEL C.R.I.E.R.

**Le Romantisme de 1830
vu de la presse**

José-Luis Diaz

ANNO IX – 2025

LE ROMANTISME DE 1830 VU DE LA PRESSE

José-Luis DIAZ (*Université Paris Cité*)
joseluisdiaz64@gmail.com

RÉSUMÉ : Comment la presse traite-t-elle le romantisme après 1830 ? Notre étude s'efforce de répondre à cette question, en montrant comment le romantisme de la Restauration y est vite rayé des cadres, sa reviviscence possible ne pouvant venir que de la jeunesse. Est alors évaluée la réception dans la presse des diverses formes du romantisme de l'après 1830 : comme un « jeune romantisme », un « néo-romantisme », un « ultra-romantisme », un « romantisme frénétique », de « seconde génération », avec ses nuances nouvelles du côté du « fantaisisme », de la « Bohème », et de « l'art pour l'art ». Mais aussi comme un phénomène social contagieux, influant longtemps sur les comportements de la jeunesse.

ABSTRACT : How did the press treat Romanticism after 1830? Our study attempts to answer this question by showing how the Romanticism of the Restoration was quickly erased from the scene, its possible revival only coming from the youth. It then assesses the reception in the press of the various forms of Romanticism after 1830: as a « young Romanticism », a « neo-Romanticism », an « ultra-Romanticism », a « frenetic Romanticism », of « second generation », with its new nuances on the side of « fantasy », « Bohemia », and « art for art's sake ». But also as a contagious social phenomenon, long influencing the behaviour of young people.

MOTS CLÉS: Romantisme, presse, 1830, néo-romantisme, générations, fantaisisme, Jeunes-France, art pour l'art, *minores*.

KEY WORDS : Romanticism, Press, 1830, Neo-Romanticism, «Fantaisisme», Jeunes-France, Art for Art's Sake, *minores*.

LE ROMANTISME DE 1830 VU DE LA PRESSE

José-Luis DIAZ (*Université Paris Cité*)
joseluisdiaz64@gmail.com

« Vous rappelez-vous le temps où le romantisme était quelque chose », demande ironiquement l'auteur d'un « Budget littéraire de 1836 ».¹ « Le romantisme est débordé, oublié, mis au rebut, comme beaucoup d'autres vieilles choses », affirmait déjà en 1834 un rédacteur du *National*.² Dès 1832, le *Figaro* constatait : « Une génération n'a pas passé et déjà le romantique chancelle ».³ Quant au *Temps*, dès 1834, il signait un arrêt de mort : « Le romantisme est mort, fossile superposé au fossile classique, débris antiques tous les deux d'un monde qui date d'avant le déluge de juillet ».⁴ Ce qui concorde avec le jugement plus tardif de Sainte-Beuve, n'allant pas jusqu'à mobiliser la métaphore mortuaire, mais estimant, lui, que « l'école dite romantique a été dissoute par le fait même de la révolution de juillet »,⁵ et mettant donc l'accent sur la même césure historique.

Certains, en revanche, tel Old Nick dans *Le National* en 1842, se contentent de dire que c'est le mot de romantisme qui est « déjà bien vieux », alors que la chose reste « bien jeune ».⁶ De même, l'année suivante, Hippolyte Lucas constate que, comme « le ridicule en France s'attache vite aux mots », et qu'« en moins de dix ans ils s'usent », « nous osons à peine

1 N***, « Budget littéraire de 1836 », *La France littéraire*, 1836, t. I de la deuxième série, p. 404.

2 Desloges, « Politique intérieure. La France cherche les conditions d'un ordre moral », *Le National de 1834*, 23 mars 1834, p. 1.

3 « Poésie républicaine », *Figaro*, 21 août 1832, p. 1-2.

4 X. R., « Feuilleton. Littérature. Hélène, roman par Maria Edgeworth », *Le Temps*, 10 août 1834. Pour la suite de cette histoire de la *mort du romantisme* annoncée périodiquement par la presse, voir notre étude *Le romantisme est mort ?*, dans Marie Blaise (dir.), *Réévaluations du Romantisme — Mutations des idées de littérature*, Montpellier, Presses Universitaires de La Méditerranée (« Le Centaure »), 2014, p. 287-307.

5 Sainte-Beuve, « M. Charles Magnin. *Causeries et méditations historiques et littéraires* », *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1843, p. 254 (puis dans C.-A. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, Paris, Lévy, 1870, t. III, p. 402).

6 « L'année 1825 vit commencer, dans le monde littéraire, les symptômes avant-coureurs d'une révolution. Le romantisme (nom déjà bien vieux pour une chose bien jeune) poussait déjà quelques vagissements belliqueux » (Old Nick, « Feuilleton du *National* du 1^{er} avril. Une erreur de nom », *Le National*, 1^{er} avril 1842).

nous servir de ce mot, romantique, qui a fait tant de bruit ».⁷ Et cependant, ajoute-t-il, « il y a dans ce mot une idée juste, une idée progressive, il n'a pas fait son temps ; peu de personnes l'ont compris dans sa véritable acception ». De quoi comprendre qu'en 1830 les rédacteurs de *La Tribune romantique* aient préféré malgré tout, en matière de « mots » à afficher, « celui de Romantique à tout autre, parce que si peu compris, si détourné qu'il soit de son acception première, il n'en est pas moins l'expression la plus rapide qu'on ait encore trouvée pour qualifier la jeune littérature ».⁸

Comme on le voit à ces quelques citations, le romantisme après 1830 reste en vue, en vie malgré tout, mais sur la sellette : tantôt jeune encore, tantôt enterré. Après la révolution de Juillet, la presse, avide de nouveautés, tend assez vite à considérer qu'il est chose d'un autre temps, usée déjà, peu propre donc à susciter l'intérêt médiatique. Et pourtant, loin qu'on en ait fini avec le romantisme, il persiste, quitte à se transformer en ces premières années d'après 1830, surtout du côté de ce qu'on appelait alors la « jeune école », la « jeune littérature », et plus particulièrement du côté de cette forme nouvelle du romantisme que vont apporter les « Jeunes-France ». La presse ne va pas manquer d'observer cette mutation. Un « néo-romantisme », comme on ne dira que plus tard, un « romantisme de 1830 », comme on finira par dire aussi, qu'on juge être le fait d'une « seconde génération romantique », se cherche et cherche à se définir alors, sous le regard de la presse, qui collabore à sa manière à ce travail, tout en y allant souvent de ses portraits-chARGE.

Selon quelle chronologie, en quels termes et selon quelles formules changeantes la presse a-t-elle traité ce « romantisme de 1830 » ? Comment elle-même, en cet âge de révolution médiatique où son influence s'accroît, a-t-elle contribué à le définir, à le contester souvent, mais aussi, à sa manière, à lui prêter existence ? Telles sont les questions que nous nous proposons d'aborder dans cette étude.

Romantisme / libéralisme / jeunesse

L'infexion du romantisme en cette année charnière de 1830 n'a pas attendu la révolution de Juillet pour s'esquisser. Dès sa « Lettre-préface aux Poésies de feu Charles Dovalle », parue en février 1830, puis dans sa préface d'*Her-*

⁷ Hippolyte Lucas, *Histoire philosophique et littéraire du théâtre français*, Paris, Charles Gosselin, 1843, p. 361.

⁸ Prospectus de *La Tribune romantique*, 1^{er} janvier 1830.

nani, parue le mois suivant, qui la cite, c'est Victor Hugo lui-même qui la provoque en redéfinissant le romantisme, « tant de fois mal défini », comme nétant, « à tout prendre, si l'on ne l'envisage que sous son côté militant, que le *libéralisme* en littérature ». Affirmation en forme de manifeste que Hugo complète par deux slogans, « la liberté dans l'art », « la liberté dans la société »,⁹ tout en donnant le premier principe comme « un corollaire immédiat de notre grand mouvement social de 1789 »,¹⁰ et en prenant pour cible « les *ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques ».¹¹

S'exprimant dans *Le National* le 24 mars 1830, Armand Carrel dénonce certes la retentissante formule hugolienne comme prêtant politiquement à confusion, tout en se montrant dubitatif face à cette soudaine conversion annoncée du romantisme ci-devant *ultra*.¹² Cela non sans devoir admettre que depuis « quatre ou cinq ans le romantisme a perdu le caractère un peu ennemi de la révolution qu'il devait à cette origine », grâce à l'influence du *Globe*.¹³

Mais c'est surtout après juillet 1830 et comme conséquence de la révolution de Juillet que cette inflexion nouvelle du romantisme va se renforcer. Et cela dans l'esprit que Hugo définissait dans les deux textes mentionnés : celui d'un appel à « cette jeunesse puissante [...], cette élite de jeunes hommes, intelligente, logique, conséquente, vraiment libérale en littérature comme en politique ».¹⁴

Certes, les plus radicaux des jeunes « *carbonari* littéraires »,¹⁵ comme les appelle *La Gazette de France*, n'y veulent rien entendre. Ils se montrent à leur manière plus dubitatifs encore que Carrel. Ainsi de *La*

9 Victor Hugo, *Lettre-préface aux Poésies de feu Charles Dovalle*, in Id., *Oeuvres complètes*, éd. J. Massin, Paris, Le Club français du livre, 1970 [désormais CFL], t. III, p. 1082.

10 *Ibid.*

11 *Ibid.*

12 Carrel évoque avec scepticisme « cette heureuse et indissoluble fraternité du libéralisme et du romantisme, dont nous ne nous doutions pas, et qui nous est révélée par l'auteur d'*Hernani* ». Car à ses yeux, considéré dans ses origines, « le romantisme se trouverait être cousin-germain de l'émigration, et non pas fils de la révolution, comme il se dit être » (A[rmard] C[arrel], « *Hernani*. (Premier article) », *Le National*, 24 mars 1830, p. 3-4).

13 *Ibid.*

14 Victor Hugo, *Préface*, in Id., *Hernani*, CFL, t. II, p. 924.

15 Comme les appelle la *Gazette de France* : « Les *carbonari* littéraires ont inscrit sur leur bannière : "La nature et la vérité, voilà notre but !" » (« Feuilleton littéraire. La critique de la critique », *Gazette de France*, 26 juin 1832).

Gazette littéraire qui, tout juste après les journées de Juillet, s'empresse d'entonner le *De profundis* du romantisme, « car chaque cartouche, brûlée par le peuple n'emportait pas seulement un lambeau de la vieille monarchie ; elle envoyait le romantisme *ad patres* ».¹⁶ Cela avant de conclure : « le romantisme est tombé, le 29 juillet, aux Tuileries entre un Suisse et un valet de cour ».¹⁷

Mais c'est néanmoins grâce à son appel à la jeunesse artiste (« Jeunes gens, ayons bon courage»),¹⁸ et à son alliance avec un groupe de jeunes adeptes, parmi lesquels Gautier, Nerval, Pétrus Borel) que Hugo va contribuer pour une part à ouvrir une nouvelle phase du romantisme. *Le National* du 8 mars 1830 ne s'y trompe pas, qui ironise sur le groupe des *jeunes hommes* amis du poète « qui tous reconnaissent M. Hugo pour leur maître, pour le pape de leur église, et qui s'inspirent de lui », et s'emploient à endoctriner par leurs « chaudes prédications » la « jeunesse *fashionable* qui ne passe pas trente ans et qui porte petite barbe sous le menton, gilet ouvert jusqu'au ventre, cravate renouvelée des incroyables du directoire, et chapeau à la duc de Guise».¹⁹ Mais tout en citant ce passage avec délectation, la monarchiste *Quotidienne* se distingue du journal républicain en névoquant que sous forme de prétérition les cris de « *à bas les perruques... les ganaches*, et autres amérités romantiques dont les *jeunes hommes* se montrent fort prodigues ».²⁰ De quoi conclure : « C'est quelque chose de si ridicule que la jeune France qu'un journal assez suspect de penchant pour les jeunes hommes, ne peut s'en taire ».

La tout aussi royaliste *Gazette de France* s'y trompe moins encore, qui, notant en 1832 que « le libéralisme ne fai[t] guère plus de cas de l'expérience que le romantisme », remarque que « c'est surtout dans la jeunesse que les deux camps recrutent leurs prosélytes ».²¹ Même insistance sur la jeunesse, à la fois romantique et libérale, lorsqu'en 1833 la *Revue des Deux Mondes*, pour le moment progressiste, ironise sur les hommes du pouvoir qui ont tendance à penser que « le romantisme, en accoutumant la jeunesse à ne pas reconnaître de règles, la conduit naturellement aux idées ré-

16 « Un mot sur les romantiques », *Gazette littéraire*, 2 septembre 1830, p. 622.

17 *Ibid.*, p. 623.

18 Victor Hugo, *Lettre-préface aux Poésies de feu Charles Dovalle*, CFL, t. III, p. 1085.

19 A. C., « Des premières représentations d'*Hernani* », *Le National*, 8 mars 1830, p. 3-4 : 4.

20 « Chronique », *La Quotidienne*, 10 mars 1830, p. 4. *Le National* avait, lui, évoqué « les cris à la porte ! taisez-vous ! à bas les perruques ! les rococo, les imbéciles ».

21 « Feuilleton littéraire. La critique de la critique », *Gazette de France*, 26 juin 1832.

volutionnaires».²² Ainsi se trame une union à trois branches *romantisme / libéralisme / jeunesse* que marque le premier sens, politique d'abord et non littéraire, qu'a pris la notion de « Jeune France » depuis environ 1828. La « Jeune France », initialement, celle à laquelle Victor Hugo consacre une ode au lendemain des Trois journées,²³ ne désignait pas en effet dans un premier temps le seul petit groupe de jeunes romantiques groupés autour de lui,²⁴ et ayant mené la bataille d'*Hernani*, mais toute la jeune nation française libérale, se sentant opprimée par la « gérontocratie » au pouvoir, telle que l'avait dénoncée en 1828 le Suisse James Facy.²⁵

Le romantisme Jeune-France

Mais la notion change en profondeur dès 1831, portée par une campagne satirique du *Figaro* contre les Jeunes-France, lancée le 30 août 1831 par un article attribué à Léon Gozlan²⁶ suivi de plusieurs autres : « Les Dames Jeunes Frances » (2 septembre), « Le Festin des jeunes Frances » (10 septembre 1831), « Ameublement des jeunes Frances » (12 septembre), « Le jeune France en voyage » (4 octobre 1831). Sans référence au seul « petit cénacle » de l'orbite hugolienne, les Jeunes-France y sont représentés comme de jeunes écrivains et artistes romantiques aussi excessifs qu'excentriques, qui se distinguent par leur costume, leur barbe et leur goût du punch.

En publiant en 1833 ses *Jeunes France, romans goguenards*, Théophile Gautier, lui-même pourtant venu du « petit cénacle », comme on ne dira que plus tard,²⁷ et passé par la « Bohème du Doyenné », se joint de ma-

²² « Chronique de la quinzaine », *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1833.

²³ « À la jeune France ». L'ode est publiée dans *Le Globe* le 19 août 1830, avant d'être republiée sous forme de plaquette.

²⁴ Mais dès avril 1830 un article de *La Gazette de France* évoque le succès d'une pièce de Dumas, due à sa lecture préalable « dans les coteries de la jeune France » et à l'appui des « camarades en romantisme » (Z., « Théâtre royal de l'Odéon. Stockholm, Fontainebleau et Rome, trilogie en sept actes sur la vie de Christine, par M. Dumas », 1^{er} avril 1830, p. 1-3 :1).

²⁵ J.-J. Fazy, *De la gérontocratie, ou Abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France*, Paris, Delaforest, Ponthieu et Delaunay, 1828.

²⁶ « Les Jeunes Frances » [sic], *Figaro*, 30 août 1831, p. 1-2.

²⁷ En 1857, Charles Monselet semble être parmi les premiers à le mentionner : « Alors qu'il n'avait encore publié que quelques élégies [...], M. Théophile Gautier faisait partie d'un petit cénacle composé d'une douzaine de jeunes gens, qui tous ont marqué dans diverses carrières artistiques. C'étaient Petrus Borel, Jean Duseigneur,

nière imprévisible au chœur des satiriques. Dans les diverses nouvelles qui composent le livre, il tourne en ridicule plusieurs figures outrancières de la jeunesse romantique : Onuphrius, « jeune France et romantique forcené »,²⁸ le jeune Daniel Jovard, qui de classique devient « le plus force-né jeune France, le plus endiablé romantique qui ait jamais travaillé sous le lustre d'*Hernani* »,²⁹ « Élias Wildmanstadius ou l'homme moyen âge », dont le narrateur profile ainsi l'identité :

Parmi les innombrables variétés de Jeunes-France, une des plus remarquables, sans contredit, est celle dont nous allons nous occuper. Il y a le Jeune-France byronien, le Jeune-France artiste, le Jeune-France passionné, le Jeune-France viveur, chiqueur, fumeur, avec ou sans barbe, que certains naturalistes placent entre les pachydermes, d'autres dans les palmipèdes, ce qui nous paraît également fondé. Mais de toutes ces espèces de Jeunes-France, le Jeune-France moyen âge est la plus nombreuse, et les individus qui la composent ne sont pas médiocrement curieux à examiner.³⁰

Mais cette expression désigne souvent, plus largement, l'ensemble flou de tous ces groupes littéraires et artistiques juvéniles qui se donnent alors pour l'avant-garde du romantisme. Ainsi lorsque le 1^{er} septembre 1833 un collaborateur de *L'Indépendant* juge que « bon nombre de poètes [...] nous promettent les plaisirs plus vrais et plus agréables que ceux que nous donnent ces Jeunes France à la littérature forcenée et cadavéreuse ».³¹ Ainsi lorsque, trois ans plus tard, le *Journal des dames et des modes* se moque d'un jeune homme prénommé Alfred qui, « au temps du romantisme » (remarquons de nouveau l'effet de sénescence accélérée) « fut l'un des plus

Gérard de Nerval, Célestin Nanteuil, Auguste Maquet, — ou Augustus Mac'Keat, comme il s'intitulait, — et des peintres dont les noms ne me reviennent pas » (Charles Monselet, *La Lorgnette littéraire. Dictionnaire littéraire des grands et des petits auteurs de mon temps*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, p. 103). En 1872, Théophile Gautier publie dans *Le Bien public* un article sur « Le Petit cénotèle » (« Variétés. Histoire du romantisme. II. Le Petit cénotèle », 10 mars 1872), repris, comme les autres de la même série, dans son *Histoire du romantisme* posthume (1874).

²⁸ Théophile Gautier, *Les Jeunes France, romans goguenards*, Paris, Charpentier, 1878, p. 31.

²⁹ *Ibid.*, p. 83-84.

³⁰ *Ibid.*, p. 201.

³¹ « Bibliographie. Émotions, par M. Lesguillon », *L'Indépendant, ci-devant La Semaine*, 1^{er} septembre 1833, p. 3.

intrépides jeunes-France », et qui, « adepte enragé de l'orgie, [...] n'était pas l'un des moins zélés partisans du suicide ».³² Mais ce n'est qu'en 1837 que « romantisme » et « jeune France » sont plus formellement associés lorsque la *Revue du Nord* s'en prend au « romantisme jeune France »,³³ expression que reprend de manière plus amène la *Revue européenne* en 1860, en regrettant « l'heureux temps du romantisme jeune-France ».³⁴ Et ce n'est qu'en 1863, dans un article de ses *Nouveaux Lundis* consacré à Théophile Gautier, que Sainte-Beuve évoque « l'impasse du Doyenné », comme ayant été « le quartier général des Jeunes France »,³⁵ et considère ceux-ci comme ayant formé un « 93 romantique » avec leur « catéchisme ultra-romantique »,³⁶ tout en notant les différences qui séparent cette « Bohème du Doyenné »³⁷ de la bohème des années 1840, celle de Murger.

De même, il faudra attendre l'an 1862 pour que Charles Asselineau parle du « romantisme Bousingot », pour désigner la frange la plus extrémiste sur le plan politique des Jeunes-France, en y joignant Petrus Borel, Philothée O'Neddy³⁸ et Charles Lassailly, tout en estimant que « le Bousingotisme ne fut qu'une diversion du Romantisme »³⁹ et que Borel « marque une phase, ou plutôt une déviation du romantisme, produite par l'invasion de la politique dans la littérature, après la révolution de Juillet » :

³² Bénédict Gallet, « Encore un ! », *Journal des dames et des modes*, 20 juin 1836, p. 267-270 : 267.

³³ M. V., « Dictionnaire de morale et de littérature, par Molière », *Revue du Nord, archives de l'ancienne Flandre*, 1837, p. 293.

³⁴ . « Bulletin bibliographique. Vie de très-haulte, très-puissante et très-illustre dame madame Loyse de Savoie, Genève, J.-G. Fiek », *Revue européenne*, 1^{er} mai 1860.

³⁵ Sainte-Beuve, « Théophile Gautier, Poésies. – Voyages. – Salons. – Critique dramatique. – Romans : *Le Capitaine Fracasse* » (II, 23 novembre 1863), in Id., *Nouveaux Lundis*, Paris, Lévy, t. VI, 1866, p. 278.

³⁶ *Ibid.*, p. 280.

³⁷ *Ibid.*, p. 452.

³⁸ « L'auteur de *Feu et Flamme* appartient au romantisme bousingot. Pétrus Borel, le chef de l'école, le nomme parmi les membres de sa camaraderie, Alphonse Brot Auguste Mac-Keat, Napoléon Thomas, Vigneron, Joseph Bouchardy (graveur au cœur de salpêtre), Théophile Gautier, Gérard, etc., etc. » (Charles Asselineau, « Mélanges tirés d'une petite bibliothèque (suite) », *Revue anecdotique de 1862*, 1^{re} et 2^e quinzaine d'octobre, t. V, p. 174).

³⁹ Asselineau précise : « L'amour des jeunes têtes d'alors allait tout à la poésie et à l'art. La révolution de juillet les força de penser à la politique ; elles refirent la politique à leur image et voulurent parler romantique à propos du roi et des chambres. Après juillet d'ailleurs la jeunesse littéraire retrouvait au pouvoir son éternel ennemi, le bourgeois » (*Ibid.*, p. 176).

Cette phase a eu son symbole, son type, le *Bousingo* (ou Bousingot), que l'on retrouve fréquemment dans les lithographies du temps, avec son gilet à la Robespierre, sa grosse canne, sa longue barbe et ses longs cheveux, coiffé tantôt de la casquette rouge à chaînette, tantôt du chapeau ciré. Le Bousin-got transporta dans la vie politique le style et les allures de l'école romantique. Ce fut une variété du genre Jeune-France, mais aussi rude, aussi cynique que les autres étaient *dandies* et affinées.⁴⁰

Mais c'est dès 1832 que, cherchant à renouveler ses cibles prises parmi la jeunesse romantique, après avoir épuisé tout son carquois contre les Jeunes-France, le *Figaro* s'en était pris dans une nouvelle série d'articles satiriques aux Bousingots, à leurs tenues et à leur langage.⁴¹

Un jeune romantisme

Lorsque la presse d'après 1830 tente de définir, au jugé et à l'emporte-pièce souvent, ce romantisme « jeune France » et sa version « bousingo[t] » la plus extrême, elle a tendance à le désigner, plus habituellement et plus largement, comme un « jeune romantisme ». Si cette expression au sens propre est rare,⁴² celle de « jeunes romantiques » est en revanche très courante, et souvent employée en mauvaise part. Dès le 6 janvier 1830, *Le Corsaire* fait de ces jeunes romantiques de nouveaux « précieux ridicules ».⁴³ M. Jay se plaint que « les *jeunes romantiques* ne connaissent pas d'épigramme mieux acérée que le reproche de vieillesse » qu'ils adressent aux classiques.⁴⁴ Le *Musée comique* de Philipon se réjouit par avance de voir, « après la première représentation des fameux *Burgraves*, [...] encore

⁴⁰ Charles Asselineau, « Mélanges tirés d'une petite bibliothèque (suite) », *Revue anecdotique de 1862*, 2^e quinzaine d'août, t. V, p. 81-82.

⁴¹ 9 février 1832 : « Le Bousingot » ; 13 février : « Biographie du Bousingot » ; 18 février : « Le Bousingot père de famille » ; 19 mars : « Le Bousingot fashionable », etc.

⁴² On la rencontre en 1836 dans un article traduit de l'allemand que publie *La Gironde, revue de Bordeaux*, mais dans un sens assez aléatoire puisque l'auteur y déclare, après plusieurs visites faites à des écrivains : « Nous ne pouvons plus guère aller que chez les choryphées [sic] du jeune romantisme, chez le gras auteur d'*Eugénie Grandet* » (« Les écrivains de Paris et leurs quartiers, traduit de l'allemand », 1^{er} juillet 1836, p. 340-347 : 343-344).

⁴³ « Les précieux ridicules », *Le Corsaire*, 3 janvier 1830, p. 3.

⁴⁴ *La Conversion d'un romantique, manuscrit de Jacques Delorme publié par M. [Antoine] Jay*, Paris, Moutardier, 1830, p. 152.

des jeunes romantiques laisser prendre à tout leur système capillaire le développement le plus phénoménal ».⁴⁵ Un rédacteur du *Journal pour tous* se moque en 1856 du « nombre immense de jeunes *romantiques* de notre siècle *romantique* », les italiques au mot répété se voulant signal d'ironie,⁴⁶ tout comme lorsqu'un autre journaliste tourne en dérision « nos jeunes *romantico-romantiques* » qui croient « les oracles de la nouvelle école *in verba magistri* ».⁴⁷ Tardivement bien informée, *L'Avant-scène* affirme en 1842 que « tout le monde sait ou ne sait pas que M. le comte Victor Hugo réunit chez lui une foule de jeunes romantiques en herbe, qui ne sont que les satellites de la planète, lorsqu'ils pourraient devenir astres eux-mêmes »,⁴⁸ tandis qu'une revue lilloise déplore que beaucoup de « *jeunes élèves* à dix-sept ans hugolâtres jusqu'au fanatisme, à vingt ans plus romantiques que l'école romantique elle-même » attendent d'avoir trente ans pour se délivrer d'une telle superstition.⁴⁹ Ce qui revenait à poursuivre l'inspiration du *Figaro*, qui le 19 octobre 1831, à titre d'intermède à ses deux rafales, contre les Jeunes-France puis contre les Bousingots, avait visé « Les romantiques à la suite » :

Ils prennent un homme de talent pour le grand prêtre : culte ridicule ! et le culte tue le dieu. Sauvons le dieu.

Pourtant les *jeunes Frances* ont fraternisé avec eux du jour où les mêmes goûts réunirent leurs bannières, les peintres romantiques et les littérateurs-lamas font assaut de bouquins. Ces messieurs se tiennent par la barbe.⁵⁰

Chez les *romantico-romantiques*

Pour tenter de caractériser ce jeune romantisme d'après 1830, la presse multiplie les formules qui se veulent accrocheuses, son problème étant, nous l'avons vu, qu'à défaut de le rajeunir par n'importe quel moyen, le

⁴⁵ *Musée ou Magasin comique de Philipon*, contenant près de 800 dessins. Volume 2, par MM. Cham, Daumier, Dollet, Eustache... [et al.] ; textes par MM. Bourget, P. Borel, Cham, L. Huart... [et al.], 1842-1843, non paginé.

⁴⁶ Sleenckx, « Le président Breugels » (traduit du flamand par Léon Wocquier), *Journal pour tous*, 19 janvier 1856, p. 667-670 : 667.

⁴⁷ A., « Feuilleton. *La Gironde*. 9^e livraison », *La Gienne*, 12 février 1834, p. 3.

⁴⁸ X, « L'homme au sonnet », *L'Avant-scène, journal des ridicules*, 14 mai 1842, p. 2.

⁴⁹ L'abbé Frédéric Maes, « Coup d'œil sur les principes de l'art. Troisième lettre », *L'Artiste, revue hebdomadaire du Nord de la France*, 27 octobre 1855, p. 170.

⁵⁰ « Les Romantiques à la suite », *Figaro*, 19 octobre 1831, p. 3-4 : 3.

romantisme risque de passer pour une vieille lune en matière de *gla-mour* médiatique. De même que les jolis « romantico-romantiques » déjà rencontrés, ou que cette variété que forment les « *romantico-incom-pris* » qu'évoque un romancier en 1846,⁵¹ on multiplie les mots composés de ce type, pour donner une existence néologique aux nouvelles nuances du « romantisme moderne », comme on l'appelle aussi parfois.⁵² Les inflexions politiques du « jeune romantisme » d'après 1830 font qu'on se risque à former l'adjectif composé « *romantico-libéral* ».⁵³ Ce à quoi Cyprien Desmarais oppose une « impulsion nouvelle, qu'on pourrait appeler *romantico-religieuse* ».⁵⁴ On s'amuse à compromettre le romantisme dans d'humoristiques compositions adjectivales à rallonges. Ainsi de « cette symphonie « tambouro-trombolo-ophicléido-romantico-fantastique [qui] est l'inspiration la plus échevelée, la plus vagabonde » de Berlioz selon l'*Écho de la littérature et des beaux arts*.⁵⁵ Ainsi de « cette œuvre italico-christo-romantico-tragico-narcotique » jouée à l'Opéra de Paris que sont *Les Martyrs* de Scribe et Donizetti selon *Le Tam-tam*.⁵⁶

Mais plus caractéristiques de l'après 1830 sont deux adjectifs composés moins expansifs : « *fantastico-romantique* »,⁵⁷ d'une part, « *frénéti-co-romantique* » de l'autre. Leur avantage, c'est qu'ils associent au romantisme nouveau deux des tendances majeures de la jeune littérature de ces années-là : celle qui s'adonne à la mode fantastique venue d'Hoffmann, triomphante entre 1830 et 1832 ; et celle qui se complaît dans l'étalage d'orgies, de duels, de meurtres, de cadavres, et que Nodier désigne dans son discours de réception à l'Académie française en 1833 comme constituant

⁵¹ A. Devoille, *Un intérieur, ou Influence de la vertu au sein de la famille*, Paris, Sagnier et Bray, 1846, t. II, p. 350.

⁵² « Variétés. Le Salon de 1840 », *Journal général de l'instruction publique et des cultes*, 15 avril 1840.

⁵³ « On fera bien longtemps appel à la voix redoutable du peuple, avant qu'elle vienne [...] nous faire une révolution romantico-libérale » (A[rmand] C[arrel], « *Hernani*, premier article », *Le National*, 24 mars 1830, p. 3-4 : 4).

⁵⁴ Cyprien Desmarais, *De la littérature française au dix-neuvième siècle, considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation et de l'esprit national*, Paris, Tenon, 1833, p. 220.

⁵⁵ Émile de Langis, « Revue critique. Chronique des théâtres », *Écho de la littérature et des beaux-arts en France et à l'étranger*, 1^{er} janvier 1847, p. 397.

⁵⁶ Jérôme Soldière, « Dissection musicale », *Le Tam-tam*, 12 avril 1840.

⁵⁷ « Le genre que vousappelez fantastico-romantique me plaît beaucoup : il semble convenir à mes dispositions », répond l'âne Martin à M. Kalouga (« *Kalouga et son âne. Dialogue* », *Journal de Calais*, 27 janvier 1830, p. 403).

une « école frénétique »,⁵⁸ à l'origine d'une nouvelle mode littéraire qui dure un peu plus longtemps.⁵⁹ Il arrive que les trois notions — *romantisme, fantastique, frénétique* — soient liées.⁶⁰ Mais plus ordinairement les appariages se font deux à deux.

Romantisme, fantastique, frénétique

Aux lendemains de 1830, articles, entrefilets et commentaires témoignent du *buzz* journalistique et aussi de la productivité critique du « fantastique », notion-phare, qui pendant un certain temps menace même de se hausser à la hauteur de celle de « *romantisme* », puisqu'elle se voit promue à la dignité de « *genre* » (on parle de « *genre fantastique* », comme on a parlé dans les années 1820 de « *genre romantique* »).⁶¹ Dès 1829, on commence à dire « *le fantastique* », comme on a dit « *le romantique* », comme on dira plus tard « *la fantaisie* », avec la même idée de derrière, qu'il s'agit là d'un « *genre* » (au sens large que le mot pouvait alors avoir), mais aussi d'une « *école* » (soit d'un phénomène littéraire lié à un

⁵⁸ « On ne m'accusera point, je l'espère, d'avoir prêté la faible autorité de mon exemple à cette innovation plus dangereuse encore qui va jusqu'à menacer les principes de la morale universelle, et dont j'ai le premier anathématisé le funeste délite, en signalant, il y a douze ans, à la critique de mon temps, l'invasion et les progrès d'une école frénétique » (« Institut de France. Académie française. Discours de M. Charles Nodier prononcé le 26 décembre à l'Académie française », *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 29 décembre 1833, p. 2505).

⁵⁹ En 1840, en son article « Henry Berthoud », la *Galerie de la presse, de la littérature et des beaux-arts* de Charles Philipon et Louis Huart (3^e série) apprécie les livres de cet auteur, « aussi instructifs que spirituels et amusants : genre de mérite fort rare, surtout à l'époque actuelle, qui se ressent encore beaucoup de l'influence de la littérature frénétique si fort à la mode pendant un certain temps » (non paginé).

⁶⁰ Ainsi dans *La Gazette de France*, qui rêve d'établir autour de la maison d'une lectrice de *Lélia* « un cordon sanitaire pour en interdire l'accès à tout ce qui aurait l'apparence de romantique, de fantastique et de frénétique » (« Variétés. *Lélia*, par George Sand », 18 octobre 1833, p. 3-4). Plus tard dans le siècle, Charles Monselet chante que « Le punch est romantique / Essentiellement. / Toute âme frénétique, / Tout cerveau fantastique, / En font leur élément » (« Le Punch », *Le Monde illustré*, 27 mars 1880, p. 205).

⁶¹ « Nous avons le *genre fantastique*, comme nous avons le *genre romantique* [...] Ce mot nouveau *fantastique* produisit chez nous une révolution égale pour le moins à la révolution opérée par cet autre mot, *romantique* » (Jules Janin, article « Fantastique », *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, 2^e édition, Paris, Firmin Didot, t. IX, 1859, p. 279).

groupe), plus encore d'un *ethos* singulier, et d'un phénomène littéraire majeur à intense pouvoir d'irradiation sociale. Comme en témoignent les énoncés qui conjuguent romantisme et fantastique, le fantastique apparaît comme une déclinaison moderne du romantisme, censée le rajeunir. « Fantastique » et « romantique » sont « cousins issus de germains » décrit le *Journal des artistes* en 1833.⁶² Mieux, « romantisme » et « fantastique », « c'est tout un », selon le *Journal des Débats*.⁶³ Vu de la presse toujours en quête de nouveautés, le « genre fantastico-romantique », auquel s'adonnent des « romantiques à perte de vue »,⁶⁴ est considérée comme une déviation, mais aussi comme une reviviscence du romantisme, en ces années d'après 1830.

C'est aussi le cas à cette même époque des expressions où « romantisme » et « frénétique » sont liés. Ainsi dans les colonnes de *La France* en 1838,⁶⁵ comme dans une lettre où George Sand, évoquant *Indiana*, annonce que son roman n'est « ni romantique, ni mosaïque, ni frénétique ».⁶⁶ Commentant un bal d'artistes organisé chez Alexandre Dumas en 1833, le *Journal des femmes*,⁶⁷ repris par le *Journal des dames et des modes*,⁶⁸ y voit une manifestation de la « secte frénético-romantique ». Ainsi, tantôt

62 « Pour bien des gens, le fantastique et le romantique sont cousins issus de germains » (Anonyme, « *Roger et Angélique*, Tableau peint par M. Rioult », *Journal des artistes*, 8 décembre 1833, p. 370).

63 « Feuilleton du *Journal des Débats* du 8 septembre 1857. Théâtre lyrique. Première représentation d'*Euryanthe*, opéra fantastique de Weber », *Journal des Débats*, 8 septembre 1857.

64 « Kalouga et son âne. Dialogue », cit.

65 « Vous avez inventé le romantisme, toujours niais quand il n'est pas frénétique ou lubrique » (« Europe. Sur les progrès et les mouvements du siècle », *La France, journal des intérêts monarchiques et religieux de l'Europe*, 1^{er} mars 1838, p. 1).

66 George Sand, lettre du 27 février 1832 à Émile Regnault, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, t. II, 1966, p. 46.

67 « Le bal travesti de M. Alex. Dumas va, dit-on, donner lieu à une autre fête offerte à toute la secte frénético-romantique de Paris. Là se trouvera la plus fidèle représentation possible de la cour des Miracles et de la compagnie des truands. M. Alex. Dumas, monté sur un tonneau, représentera le roi des Truands ; M. Victor Hugo s'est réservé le rôle de Claude Frollo ; M. Jules Janin celui de Gringoire [...] M. de Balzac a choisi celui de Phœbus, M. Eugène Sue celui de Quasimodo ; et un ami intime de M. Victor Hugo, qui a une tendance singulièrement prononcée pour le frénétique-romantisme, a promis de se déguiser en Han d'Islande » (« Mosaïque », *Journal des femmes*, 13 avril 1833, p. 203).

68 « Le bal travesti de M. Alexandre Dumas va, dit-on, donner lieu à une autre fête offerte à toute la secte frénético-romantique de Paris » (« Bal travesti », *Journal des dames et des modes*, 20 avril 1833, p. 173-174 : 173).

« secte », tantôt « genre »,⁶⁹ le *frénétique* forme aussi une « école »,⁷⁰ « professant un romantisme exagéré, ouvertement révolutionnaire », comme l'écrira au siècle suivant Ernest Seillère, en forçant le trait.⁷¹

Le romantisme dans les mœurs

Rénové par ses accointances avec ces deux modes nouvelles que sont le « fantastique » et le « frénétique », le romantisme des lendemains de 1830 connaît aussi, vu de la presse, une autre évolution majeure : celle d'apparaître moins comme un phénomène littéraire que comme un phénomène social. Désormais, grâce à ses multiples relais et réceptions médiatiques, l'influence du romantisme ne concerne plus la seule littérature, mais aussi, bien plus généralement, les mœurs, comme le montrera systématiquement Louis Maigron au début du siècle suivant.⁷² C'est là une révolution que note déjà la *Quotidienne* en 1841, en se scandalisant que *La Presse* de Girardin fasse une héroïne de la criminelle Mme Lafarge, et soit allée « chercher au bagne (car elle est du bagne cette Lafarge) des impressions de littérature frénétique » : « C'est le romantisme passé de la littérature dans les habitudes sociales »,⁷³ concluait ce feuilleton. Et c'est, entre autres, l'auteur d'une *Physiologie des amoureux* qui se charge la même année de le confirmer, en rappelant que sous l'effet du romantisme « l'amour devint fantastique, ténébrifique et frénétique. Tous les amoureux se roulaient comme des possédés, se tordaient, se mordaient ou se mordillaient (*ad libitum*) selon l'effervescence intime de leur passion plus ou moins torrentueuse et échevelée ».⁷⁴ Dans le couplet final d'un vaudeville qui a pour titre *La Grisette romantique*, un Isidore chante de même :

Au bon vieux temps, nos bons aïeux,
Vivaient cent ans, sans romantique ;

69 « Peut-être est-on las du genre frénétique ? », se demande le 27 avril 1834 la *Gazette de France* (« France. Paris, 26 avril », p. 1-3 : 3).

70 *Le Charivari* évoque « l'école frénétique de 1830 » (« Littérature », 30 avril 1840, p. 2).

71 Ernest Seillère, « Pourquoi la définition du romantisme est restée confuse ? », *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*. Quatre-vingt-dixième année, 1^{er} juillet 1930, p. 97.

72 Cf. Louis Maigron, *Le Romantisme et les mœurs. Essai d'étude historique et sociale d'après des documents inédits*, Paris, Honoré Champion, 1910.

73 « France. Paris, 21 août », *La Quotidienne*, 22 août 1841, p. 1.

74 Étienne de Neufville, *Physiologie des amoureux*, Paris, Jules Laisné, 1841, p. 96.

Jadis on était amoureux,
 Aujourd’hui l’on est frénétique...
 On soupirait, on roucoulait :
 À présent on pâme, on suffoque.
 Très souvent même on se disloque [...].⁷⁵

C'est aussi le romantisme, dit-on, qui a tué Escousse et Lebras.⁷⁶ Quant au *Figaro*, dans un article intitulé « Le Maigre »⁷⁷ il accuse le romantisme nouveau de condamner au régime alimentaire, non seulement les « antonistes »⁷⁸ (soit cette race de romantiques échevelés et suicidaires qu'on a baptisée du nom du héros d'*Antony*, pièce à retentissement d'Alexandre Dumas jouée en 1831), non seulement les « romantiques purs et excentriques », mais y compris les épiciers voulant séduire,⁷⁹ « à mesure que le romantisme a pénétré dans toutes les classes de la société ».⁸⁰ Et c'est aussi cela qui se produit dans le romantisme d'après 1830 : une diffusion, une translation de la littérature vers la société, une influence imprévisible et une démocratisation.

L'ultra-romantisme

Les lendemains de 1830 apparaissent aussi à la presse comme une période de *frénétisation* du romantisme, de montée en puissance d'un « ultra-romantisme ». Les Jeunes-France sont accusés d'être « ultra-romantiques », « plus romantiques que les romantiques eux-mêmes », on l'a vu. *La Revue*

⁷⁵ Pierre-Frédéric-Adolphe Carmouche et Émile Vanderburch, *La Grisette romantique*, vaudeville en un acte, Paris, Henriot, 1840, p. 15.

⁷⁶ « M. Andrieux vient de dire, dans sa chaire de littérature, qu'Escousse et Lebras étaient morts victimes du romantisme. Andrieux a fait entendre à la jeunesse des paroles sages, des conseils salutaires » (*« Nouvelles de Paris », Courrier des théâtres*, 27 février 1832, p. 4).

⁷⁷ « Le Maigre », *Figaro*, 28 septembre 1834, p. 2-3.

⁷⁸ La notion figurait déjà dans un article du *Figaro* du 23 mai 1832, p. 2, intitulé : « Les Antonistes », qui prélude par ces mots : « C'est moi qui chantai jadis le jeune-france et le bousingot, je dirai aujourd'hui à quel signe on reconnaît l'antoniste. » Et cet auteur ainsi auto-présenté de définir l'antoniste comme un bâtard exalté qui revendique sa bâtardise, et cherche à séduire les femmes mariées.

⁷⁹ « Malheur à qui de nos jours n'est pas diaphane et presque vaporeux, il doit renoncer à tout succès auprès des dames » (*« Le Maigre », cit.*)

⁸⁰ *Ibid.*

théâtrale, journal « non romantique », évoque avec ironie des « ultra-romantiques qui l'étaient encore plus que M. Hugo », romantique lui-même exagéré, à la moderne, alors qu'« on sait que Chateaubriand, madame de Staël et Lamartine ne sont pas romantiques à la manière d'aujourd'hui ».⁸¹ Pestant contre le « véritable chaos littéraire produit par la fougue des *jeunes hommes* », *La Semaine*, recensant en avril 1830 *La Confession* de Jules Janin, fait semblant d'admettre que « quelques-uns sont ultra-romantiques de bonne foi, comme en 1793 certains croyaient au patriotisme de Marat et de Robespierre ». Puis elle se moque de leurs « préfaces longuettes » et dénonce leur goût pour la mystification :

Ils ont mistifié [sic] leur public sur papier vélin avec des couvertures roses, bleues, noires, etc., etc. Ils l'ont mistifié sur le théâtre, dans les journaux, en vers et en prose, et tout en laissant apercevoir sous leur masque leur satisfaction ironique, ils n'en persistent pas moins dans cette position, qui leur permet de lever un tribut abondant et palpable sur le romantisme de leurs dupes.⁸²

« Victor Hugo est pair de France, autocrate de toute une école de jeunes écrivains ultra-romantiques, et, autour de lui, le culte de l'art est devenu peu à peu une simple hugolâtrie », peste *Le Semeur* en 1847, qui mentionne à titre de membres de cette école « MM. Gautier, Esquiros, Houssaye, à la fois poètes et journalistes, bien que la distance soit grande, et « la fusion impossible, entre la muse des beaux vers et celle du feuilleton ».⁸³ Quant à *L'Alliance littéraire*, paraissant à Vienne en 1840, elle republie en l'intitulant « L'Ultra-romantique » un fragment de l'*Épître aux Muses sur les Romantiques* de Viennet,⁸⁴ parue en 1824 : signe de la persistance de l'anti-romantisme version Restauration, mais renouvelé par le recours à la formule à la mode, projetée en titre.⁸⁵ La *Gazette des théâtres* se gausse de la tirade « archi-romantique »⁸⁶ d'une actrice, le *Courrier des théâtres*

81 F. L., « Velléité de bon sens », *La Revue théâtrale, journal littéraire, non romantique*, 7 juillet 1833, p. 2-3.

82 « *La Confession*, par l'auteur de *L'Âne mort* », *La Semaine*, 13 mai 1830, p. 1.

83 R., « Littérature. Galerie des poètes vivants, par Auguste Desplaces », *Le Semeur*, 1847, t. XVI, p. 268.

84 Jean-Pons-Guillaume Viennet, *Épître aux Muses sur les romantiques*, Paris, Ladvocat, 1824.

85 « Vienne, vendredi le 3 janvier 1840 », *L'Alliance littéraire*, Seconde année.

86 « Théâtre des Variétés », *Gazette des théâtres, journal des comédiens*, 15 novembre 1832, p. 3-5 : 4.

de « l'archi-romantique Odry »,⁸⁷ acteur fétiche. Quant au *Messager des Chambres*, lui aussi en veine de superlatifs, il trouve qu'une pièce de M. Rochefort jouée au Théâtre du Palais-Royal le 24 janvier 1833, « étaie comme à plaisir tout ce que la société a de plus dégoûtant, c'est le romantisme du romantisme ».⁸⁸

Cet âge du romantisme frénétique fut aussi celui du romantisme « échevelé », celui de *L'Artiste*, selon le *Journal des artistes*,⁸⁹ du romantisme « à tous crins », comme le dit Sainte-Beuve des jeunes gens du Doyenné.⁹⁰ Visant en particulier les Jeunes-France, la presse aime à les tourner en ridicule et à les réduire à quelques traits physiques caricaturaux : barbe, cheveux, démarche, costume.

Le Jeune-France en ses caricatures

Comme Léon Gozlan le reconnaît lui-même, « les *Jeunes Frances* [sic] forment un ridicule de mises, d'opinions littéraires, de costumes, de mœurs même ».⁹¹ On aime à constater que la révolution de 1830, « grâce aux Jeunes-France, a fait pousser longues barbes et longs cheveux ».⁹² On détaille le physique du jeune France : « habit noir, collet flasque, cravate flasque, figure flasque ; le tout, pâle, sale et opale »⁹³ et celui des « romantiques à la suite », autre variété de jeunes romantiques que le *Figaro* décline,

87 « Nouvelles de Paris », *Courrier des théâtres*, 1^{er} juillet 1830, p. 3-4 : 4.

88 « Nouvelles diverses », *Le Messager des chambres*, 24 janvier 1833, p. 4.

89 « Ce recueil fut fondé en 1830 par M. Ricourt, lequel y but une partie de sa fortune en l'honneur du romantisme échevelé » (« Les Journaux d'art à Paris », *Journal des artistes*, 20^e année, Tome III, 3 mai 1846, p. 161-163 : 162).

90 « Ce fut autre chose quand vinrent ce que j'appelle les recrues de 1831-1833, et quand la Bohème de l'impasse du Doyenné apparut à l'horizon. Ulric Guttinguer, un jour qu'il était allé chez Hugo, Place Royale, fut très choqué de la distraction qu'il crut trouver à son égard chez le grand poète, et de l'attention marquée qu'on témoignait au contraire à ces nouveaux poètes barbus, à ces artistes à tous crins » (Sainte-Beuve, « Appendice. Sur les *Jeune France* », in Id., *Nouveaux Lundis*, t. VI, cit., p. 452-453).

91 Dans une note de l'article intitulé « Le Festin des *Jeunes Frances* » (*Figaro*, 10 septembre 1831, p. 1-2), dans laquelle l'auteur revendique la création du terme douze jours auparavant (« l'épithète neuve et déjà populaire de *jeune France*, par nous créée »).

92 Article « Barbe » dans J.-B.-J. de Chantal, *Manuel des dates en forme de dictionnaire, ou Répertoire encyclopédique des dates historiques et biographiques les plus importantes*, Paris, Librairie classique de Périsse frères, 1839, p. 30.

93 « Les *Jeunes Frances* » [sic], *Figaro*, 30 août 1831, p. 1-2 : 1.

et qui est « la contrefaçon des Jeunes Frances » : « Ils portent gilet rouge, habit flasque à la Saint-Just, ne mettent jamais de gants, et saluent déjà la victime ».⁹⁴ Leur boisson favorite est le punch, dont ils ne boivent, répondent-ils à leurs accusateurs, que bien peu : « Du punch, nous en buvons un bol pour douze jeunes Frances. Une cuillerée suffit. Ce sont les classiques qui en boivent largement. Corneille et Molière buvaient de l'eau ».⁹⁵ Tandis que « le romantique fume du tabac turc, mauvais tabac mais oriental », eux « fument le cigare de la Havane »,⁹⁶ mais aussi de l'opium.⁹⁷

En rappelant que « les Jeunes France avaient la prétention de ressusciter le Moyen-Âge », on ironise sur leur manière « de se promener dans Paris, revêtus de magnifiques *cottes* de velours et chaussés de souliers à la *poulaine* »,⁹⁸ comme sur leur recours à un « langage *charabia*, qui voulait à toute force se faire passer pour le langage du XIV^e ou du XV^e siècle » : « *Les Tête-Dieu ! Par ma bonne lame de Tolède ! Oyez-moi, ma douce mie !* ».⁹⁹ Le Jeune France a une grande propension au macabre : « Il y eut des orgies dans lesquelles on vit flamboyer un punch dans le crâne d'une maîtresse morte d'amour. Il y eut des cabinets de Jeune-France dont le cordon de sonnette fut remplacé par le tibia d'un ami », rappelle le même observateur. On s'en prend aussi à leur manière de conspuer Racine et à leur mot d'ordre : « À la guillotine, les genoux ! »¹⁰⁰ (les classiques, réputés vieux et chauves, appelés aussi les « *grisâtres* », par opposition aux « *flamboyants* »),¹⁰¹ etc.

94 « Les Romantiques à la suite », *Figaro*, 19 octobre 1831, p. 3-4 : 4.

95 « Lettre d'un Jeune France », *Figaro*, 1^{er} septembre 1831, p. 3-4 : 3.

96 « Les Romantiques à la suite », *Figaro*, 19 octobre 1831, p. 4.

97 « Après l'eau-de-vie, et le tabac de caporal, les fumées de l'opium avaient produit jusqu'alors l'ivresse la plus corrosive. Cette denrée servait à débarrasser de leur raison de grands artistes qui n'en avaient pas. Les jeunes-France, les bousingots, les rafinés fumaient de l'opium » (« Le Hatchy », *Figaro*, 18 novembre 1837, p. 3).

98 Pawlus, « Feuilleton. Études de mœurs. Les Excentriques », *Le Courrier du Gard*, 9 août 1844. Le même critique observe la transformation des romantiques en Jeunes-France : « puis la mode passa, les romantiques se firent Jeune-France. Un de nos anciens amis, — le bibliophile Jacob, — enfanta, sans s'en douter, — par la publication de ses romans *moyen âge*, la génération des *Jeune-France* ».

99 *Ibid.*

100 La formule est rappelée d'abord dans le *Victor Hugo raconté* en 1863 (CFL, t. II, p. 1341), puis dans l'article inachevé de Théophile Gautier, « La légende du gilet rouge », repris dans son *Histoire du romantisme* (Paris, Charpentier, 1874, p. 97).

101 « Pour nous, le monde, dira Gautier, se divisait en *flamboyants* et en *grisâtres* » (*Ibid.*, p. 93).

Inflexions littéraires du romantisme de 1830. Premiers signes d'intérêt

Mais, comme le fait remarquer Pawlus tout en se moquant lui-même abondamment des excentricités des romantiques, « il ne peut être question ici, on le devine sans doute, de l'école romantique littéraire. L'auteur de cet article n'a pas essayé un morceau de critique mais bien une étude de mœurs ».¹⁰² Et, en effet, les évocations les plus courantes que la presse offre du romantisme Jeune-France sont bien de ce type, rarement des études littéraires. Elles s'attachent à mettre en scène les Jeunes-France comme des phénomènes d'actualité, un spectacle parisien qu'on peut voir gratis,¹⁰³ non comme un nouvelle école. Même en parcourant les articles consacrés aux premières œuvres de Gautier, de Borel, de Lassailly, d'O'Neddy, de Théophile de Ferrières,¹⁰⁴ astres de ces « petits cénacles », on trouve peu à glaner quant aux qualités littéraires des jeunes romantiques, qu'ils soient Jeunes-France, bousingots ou dandys (« *Badouillards* », comme les appelle le *Figaro*).¹⁰⁵ Peu de réflexions aussi, dans ces articles écrits sur le tas, à même la parution de ces œuvres qui manifestent de nouvelles inflexions littéraires convergentes, quant au destin nouveau du romantisme qu'elles annonceraient.

Si l'on s'en tient aux évocations déjà rencontrées, qui tendent surtout à considérer les Jeunes-France comme des types sociaux risibles, la cueillette est maigre en matière littéraire et esthétique. Ils sont censés être, quant au langage aussi, des adeptes du Moyen Âge. On s'en prend à leur préciosité,¹⁰⁶ à leur terrorisme en fait de langue et à leur propension au néologisme. Selon le premier article que leur consacre le *Figaro*, « le jeune France abhorre personnellement le verbe. Il écrit sans verbe. La révolution de juillet a tué le verbe ».¹⁰⁷ Manière superlative de s'en prendre à leur

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ Voir comment les présente le *Figaro* : « Deux sous pour voir un géant patagon, un nain du Spizberg ; quatre sous pour examiner l'Albinos, le serpent Boa ; dix pour considérer les Kabiles et leur interprète ; rien pour voir les *jeunes Frances*. On peut les trouver le matin à Tortoni, le jour dans la rue, le soir aux premières représentations romantiques. On peut en approcher sans crainte ; le *jeune France* ne mord pas. Examinez, messieurs, mesdames ! » (« Les Jeunes Frances » [sic], *Figaro*, 30 août 1831, p. 1).

¹⁰⁴ Ce serait un sujet à soi seul que de les évoquer. Voir, en ce qui concerne Lassailly, notre édition à paraître des *Roueries de Trialph* [1833] (Paris, Garnier, 2026).

¹⁰⁵ Voir « Les Badouillards », *Figaro*, 7 septembre 1833, p. 2..

¹⁰⁶ Voir « Les Précieux ridicules », *Le Corsaire*, 3 janvier 1830, p. 3.

¹⁰⁷ « Les Jeunes Frances » [sic], *Figaro*, 30 août 1831, p. 1.

syntaxe, elle-même échevelée. Conclusion : « Les romantiques ont mis la langue française à la lanterne ».¹⁰⁸ Et le *Figaro* d'ironiser sur le « sublime dialecte du *jeune France* », dont il prend le modèle dans l'épigraphe sous forme de serpentin de *La Peau de chagrin*, « axiome en lignes courbes, épigraphe en spirale mystique » :¹⁰⁹ « On s'y parle sans mots, sans paroles, avec des bâtons ».¹¹⁰ De quoi donner envie d'aller vivre chez les sphinx. De même, en sa recension des *Jeunes France, romans goguenards* de Gautier, le *Figaro* se contente d'y relever un « style prétentieux, parodie du style marqué et alambiqué à la mode ».¹¹¹

Autres conclusions, complémentaires entre elles : « Les mots nouveaux, le laisser-aller romantique, et la passion de nos jeunes auteurs pour les bizarries de style, ont produit un néologisme désolant pour l'avenir des Lettres ».¹¹² « Livrée à tout le dévergondage du romantisme, la langue française n'est plus maintenant celle de Pascal, de Racine, de Fénelon et de Boileau ; rétrogradant platement vers le siècle des Jodelle et des Dubartas, nos Jeunes-France, pour me servir de la ridicule qualité qu'ils se donnent, dans l'impuissance où ils sont de faire du neuf, n'ont rien trouvé de mieux que de remettre à la mode les vieilles friperies de la langue ».¹¹³ Seule exception, le critique qui dans la *Revue de Paris* rend compte des *Jeunes France* de Gautier. Lui au moins a compris la dimension satirique du livre, qu'il recommande « à quiconque a par-dessus les yeux des contes à la mode et du style à la mode », car « M. T. Gautier a compris le ridicule de “ces feux d'artifices de style, des pluies lumineuses en substantifs, des chandelles romaines en adverbes, des feux chinois en pronoms personnels” ».¹¹⁴

Pourtant, au total, des commentaires assez attendus sur la décadence de la langue, mais peu de choses sur la littérature et sur l'histoire littéraire du romantisme se faisant.

¹⁰⁸ « De quelques mots neufs », *Figaro*, 2 novembre 1831, p. 3.

¹⁰⁹ Ce qui donne à entendre que l'extension de la notion de Jeune-France dans cette série d'articles est grande, puisqu'elle permet d'accueillir le Balzac de *La Peau de chagrin*.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ « *Les Jeunes France, romans goguenards*, par M. Th. Gauthier [sic] », *Figaro*, 7 septembre 1833, p. 2-3 : 3.

¹¹² « Nouvelles », *Le Coureur des spectacles*, 21 juin 1845, p. 1.

¹¹³ Louis de Cayrol, *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset*, Amiens, Caron-Vitet, Paris, Dumoulin, 1844, t. I, p. 105.

¹¹⁴ « *Les Jeunes France, romans goguenards*, par M. T. Gautier », *Revue de Paris*, août 1833, t. LIII, p. 212.

Premiers éveils du sens historique face au nouveau romantisme

Bien rares dans un premier temps sont ainsi les critiques qui, confrontés aux manifestations diverses du nouveau romantisme, s'essaient à en écrire l'histoire. Ce n'est que peu à peu que leur sens historique s'éveille. En 1833, mais sans prononcer le mot de « romantisme » avec lequel il semble en délicatesse, Sainte-Beuve, évoquant Musset, s'essaie à distinguer les trois générations de poètes qui se sont succédé « depuis la mise au jour d'André Chénier [1819] et l'apparition des premières *Méditations poétiques* [1820], ces deux portes d'ivoire de l'enceinte nouvelle ». Et de distinguer dans l'école poétique française « trois générations et comme trois rangées de poètes : celle des années 1819-1824 (Lamartine, Soumet, Guiraud) ; celle des années 1824-1829 (celle de *Cinq-Mars*, de la *Préface de Cromwell* et du « culte de l'art ») ; celle enfin qui a suivi la révolution de Juillet, « troisième génération de poètes » parmi lesquels Musset compte pour beaucoup, mais aussi Auguste Barbier.¹¹⁵ Mais point véritablement d'histoire du romantisme se faisant, en cette synthèse qui se limite à la seule poésie, et encore moins de mention des Jeunes-France, que Sainte-Beuve n'accueillera dans son paysage que bien plus tard.

Plus intéressant dans cette perspective, l'année suivante, un article de *La France littéraire*, traitant de la polémique en cours entre Nisard et Janin sur la « littérature facile », en vient à mettre ensemble, comme significatifs des tendances de la nouvelle littérature, les *Contes immoraux* de Pétrus Borel (1833), les *Jeunes France* de Th. Gautier (1833) et *Namouna* d'A. de Musset (1832). Soit trois « œuvres bien conséquentes, faisant toutes une suite indispensable à cette prodigieuse débauche de l'esprit de Byron, *Don Juan* », « trois livres enfantés par le système de notre littérature actuelle ».¹¹⁶ Même si le romantisme n'est pas nommément en jeu dans ce propos, on ne peut qu'en apprécier la juste évaluation de la confluence de ces trois néo-romantismes de l'après 1830 : le romantisme Jeune France (Gautier), le romantisme bousingo[t] (Borel), le romantisme byronien et dandy (celui de *Mardonche* et de *Namouna*). Tout comme sera juste, bien plus tard, la remarque de Charles Asselineau trouvant que le ton de provocation dandy de l'« Avis aux mères de familles » que Félix Arvers a placé

¹¹⁵ « Poètes et romanciers modernes de la France. VI. M. Alfred de Musset » *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1833, t. I de la 2^e série, p. 171-175.

¹¹⁶ Ernest Falconnet, « Polémique littéraire. De la littérature à Paris et dans les provinces en 1833 », *La France littéraire*, 1834, t. XII, p. 157-180 : 166.

en tête de *La Mort de François I^r*, en 1832, rappelle l'*ethos* contemporain de *Namouna* et d'*Albertus*.¹¹⁷

Si l'on guette ensuite dans la presse d'autres manifestations du sens historique concernant l'histoire du romantisme de l'après 1830, il nous faut attendre 1841, et un article d'Alphonse Esquiros (lui-même Jeune-France, de tendance républicaine),¹¹⁸ publié de nouveau dans *La France littéraire* pour trouver pâture.¹¹⁹ Esquiros y affirme voir se lever « une seconde génération littéraire pleine de promesses à laquelle appartient l'avenir : MM. Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Arnould Frémy, Ourliac, Édouard Thierry, Taxile Delord, Gérard de Nerval, Vacquerie ». Certes, là non plus, point de mention du romantisme, comme si cela allait de soi, ou bien comme si la bannière était trop usée pour qu'on la brandisse. Point non plus d'autre qualification de cette « seconde génération » que la mention selon laquelle « plusieurs parmi eux sont des hommes de style », ce qui concorde avec la mise en vedette de Gautier, dont c'est, depuis longtemps déjà, l'image publique dominante. Mais le mélange proposé de noms venus de divers bords plus ou moins romantiques : le Petit Cénacle : Gautier, Nerval, Houssaye ; la presse, Frémy, Ourliac, Thierry ; l'orbite hugolienne : Vacquerie — fait que cette annonce d'une génération nouvelle d'« hommes de style » vaut, du fait de l'identité de celui qui l'énonce, comme un acte performatif de la part d'un sympathisant.

Un néo-romantisme

C'est en revanche en adversaire que Charles Labitte considère cette « seconde génération », que lui aussi désigne en ces mêmes termes, dans une série d'articles de la *Revue des Deux Mondes* publiés en 1844-1845. Mais il la désigne aussi, fait nouveau et remarquable, comme un « néo-romantisme ». Le premier de ces articles, le plus important et aussi celui qui

¹¹⁷ « On reconnaît le ton et les prétentions (la date d'ailleurs est la même [1832]) des premières strophes d'*Albertus* et du premier chant de *Namouna* » (Charles Asselineau, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*, Paris, R. Pincebourde, 1866, p. 38).

¹¹⁸ Asselineau insiste sur une autre manifestation du « filon saint-simonien dans le romantisme de 1830 : Ernest Pouyat, co-auteur de *Caliban* en 1833, directeur du « magazine » *Les Étoiles* en 1834 (*Ibid.*, p. 43).

¹¹⁹ Alphonse Esquiros, « Littérature. Les Littérateurs contemporains », *La France littéraire*, 19 avril 1841, t. I de la n. s., p. 5-11.

lance la notion, est celui que ce jeune critique, élève de Sainte-Beuve, consacre aux *Grotesques* de Gautier, en novembre 1844.¹²⁰ À travers Gautier, célébrant ces victimes de Boileau qu'ont été les poètes baroques de la « période Louis XIII », il a en vue « certains romantiques à tous crins (comme dit M. Gautier) qui, au sein des générations survenantes, ont gardé toutes les fantasques allures du temps d'*Hernani* et de la *Ballade à la Lune* ». Le groupe qu'ils forment autour de Gautier, seul nommé, celui des « adeptes les plus avancés de M. Victor Hugo », est composé selon Labitte de « radicaux littéraires », à la fois « néo-révolutionnaires » et « utopistes en littérature ». Mais il est surtout qualifié par trois fois de « néo-romantique », Gautier apparaissant comme étant le principal vecteur de « la petite recrudescence néo-romantique de ces derniers mois », comme celui qui a voué à « Théophile et à Saint-Amand la reconnaissance des néo-romantiques », le néo-romantisme en quête d'ancêtres s'employant à « replacer sur le piédestal l'école poétique du temps de Louis XIII ». Quant à la définition littéraire de ce « néo-romantisme », elle consiste à le montrer tardivement serf encore de la *Préface de Cromwell*, et de son esthétique du grotesque, du goût de Hugo pour l'antithèse et pour la « réalité matérielle », que le disciple, devenu maître à son tour, exagère plus encore, en y ajoutant une dose de fantaisie. De là une mise en cause de son « désir de l'innovation à tout prix » et de son « goût exclusif pour la forme ».

Voici en tout cas lancé un nouveau concept, que Labitte va lui-même remobiliser à deux reprises l'année suivante, évoquant à l'occasion de l'une d'entre elles le « dévergondage du néo-romantisme »,¹²¹ puis se moquant à une autre occasion des « bardes néo-romantiques »¹²² et s'en prenant à l'« impuissante génération du néo-romantisme qui, ne voyant pas que là Muse court s'abreuver aux sources fraîches, s'obstine dans des innovations vieillies d'une école maintenant transformée et dissoute »,¹²³ aussi nommée « seconde génération du romantisme ».¹²⁴ Ce qui revient à introduire doubllement la notion de génération, mais sans malheureusement argumen-

¹²⁰ Charles Labitte, « Simples essais d'histoire littéraire. Le Grotesque en littérature », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1844, t. VIII, p. 495-516.

¹²¹ Charles Labitte, « Historiens littéraires de la France ». XI. M. Saint-Marc Girardin. Sa réception à l'Académie française, son *Cours de littérature dramatique* », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1845, t. IX, p. 477-514 : 480.

¹²² Charles Labitte, « Revue littéraire. Poésies nouvelles », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1845, t. X, p. 1197-1210 : 1198.

¹²³ *Ibid.*, p. 1205.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 1198.

ter, ni mentionner de dates-clés, ni citer de noms d'auteurs emblématiques pour la soutenir, autres qu'Auguste Vacquerie, gendre de Victor Hugo, objet parmi d'autres de cette recension critique. Mais comme Labitte décède prématurément en septembre de cette même année, cette notion de « néo-romantisme » se trouve arrêtée net dans sa lancée, tout en trouvant quelque écho dans la presse politique de droite,¹²⁵ et en se voyant reprise plus tard par le critique monarchiste Armand de Pontmartin,¹²⁶ mais avec en perspective une autre chronologie.

Romantisme et « fantaisisme »

Dans son article de la *Revue des Deux Mondes* sur « Les Fantaisistes » publié en 1852,¹²⁷ Alfred Crampon fait de nouveau de Gautier la principale étoile de ce second romantisme, matérialiste et formaliste selon lui, et le présente comme le chef de la nouvelle école fantaisiste, avatar tardif du romantisme. De nouveau, c'est ainsi autour de ce « *romantique à tous crins*, comme il s'est appelé », représentant le plus en vue des « vieux enfants du romantisme de 1830 », qu'est pensée la génération romantique de l'après 1830, ancrée plus encore ici (le titre même de l'article y contribuant pour beaucoup), dans cette transformation « bohème » du romantisme qu'est la « fantaisie ». C'est ce qu'aiment alors à répéter les historiens improvisés de la littérature dont la presse abonde. Ainsi de Proudhon, se gendarmant en 1852 : « Nous en sommes à l'école fantaisiste, dernier mot du romantisme, et nous voyons ce qu'elle produit ».¹²⁸ Ainsi de *L'Europe-artiste* ré-

¹²⁵ Le 25 juillet 1845, *La Gazette de France* évoque le « prône des néo-romantiques », selon lequel « Lovelace et Faublas, deviennent de saints personnages ».

¹²⁶ En 1856, Pontmartin se plaint que Saint-Marc Girardin soit attaqué par « l'école des néo-romantiques, des romantiques tard venus, des réalistes, des fantaisistes, de tous ces survivants de la bataille qui saccagent et brûlent faute d'avoir su vaincre » (Armand de Pontmartin, *M. Saint-Marc Girardin*, in Id., *Dernières causeries littéraires*, 2^e éd., Paris, Michel Lévy, 1862, p. 104-117 : 105). Mais cette fois, comme en d'autres occasions, le « néo-romantisme » est plus tardif. Et il se fond dans les deux mouvements littéraires des années 1850, *post-romantiques* en réalité, que sont le réalisme et la fantaisie.

¹²⁷ Alfred Crampon, « Critique littéraire. Les Fantaisistes », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1852, t. XVI, p. 582-596.

¹²⁸ Pierre-Joseph Proudhon, *La Révolution sociale démontrée par le coup d'état du 2 décembre*, Paris, Garnier frères, 1852, p. 111.

pétant en 1863 que « la fantaisie [est] l'héritière directe du romantisme »,¹²⁹ tout comme *L'Athenaeum français*, visant la *Revue de Paris* alors dirigée par Théophile Gautier et Maxime Du Camp, s'en prenait violemment en 1853 à cette dégénérescence de l'école romantique qu'est l'« école fantaisiste » :

Il existe une école [...] d'artistes incompris, de poètes échevelés, de médiocrités répudiées, de nullités prétentieuses, — la Bohème dorée et la Bohème crottée ; [...] Cette école s'appela autrefois l'école romantique ; aujourd'hui ses propres adeptes ne savent de quel nom relever une chose tombée sous le ridicule et dont le mépris de tous les gens de goût a fait justice : c'est l'école des fantaisistes, des jeunes, des barbus, des réalistes, des lumineux, — que sais-je encore ? École à la fois impuissante et vantarde, stérile et violente, pour laquelle M. Maxime du Camp, le triste apôtre du suicide, est un grand philosophe, M. Pichat un grand romancier, M. Castille un grand historien, et le chantre des *Émaux*, M. Théophile Gautier, un grand poète !¹³⁰

Même évaluation négative de la part d'Alfred Crampon, traitant des « fantaisistes » en 1852. Inspiré par l'idéologie réactionnaire de la *Revue des Deux Mondes*, selon lui « la fantaisie est [...] l'enfant dégénéré de ce qu'on a nommé le romantisme ».¹³¹ Ce qui s'assortit d'une évaluation tout aussi dépréciative de Gautier, ce « matérialiste de l'art », avec sa « phraséologie miroitante » et son « amour aveugle et vêtement de la forme ».

Si certains se contentent de présenter le romantisme comme « légèrement appelé maintenant la fantaisie »,¹³² d'autres vont jusqu'à faire une école de la fantaisie, promue à la majesté du suffixe *-isme*, le *fantaisisme*. Ainsi fait un journaliste de *La Mode* en 1851, qui, évoquant la tradition spirituelle française en vient à affirmer, non sans suspicion : « Cette école, de notre temps, s'est appelée la fantaisie. Le fantaisisme est le romantisme à l'état de marivaudage ».¹³³

Cela avant que Guignol, s'adressant à Rigolo, ne relance le mot en 1857, en mobilisant la même perspective selon laquelle, en ces temps de réa-

¹²⁹ Adolphe Giacomelli, « Revue rétrospective des concerts », *L'Europe-artiste*, 6 février 1853.

¹³⁰ L. Vivien de Saint-Martin, « La Littérature des revues et des journaux. Revue mensuelle », *L'Athenaeum français*, avril 1853, p. 434.

¹³¹ Alfred Crampon, « Critique littéraire. Les Fantaisistes », cit., p. 587.

¹³² Hector de Jarry, « Feuilleton du *Corsaire*. Théâtre-Français. *Diane*, par M. Émile Augier », 9 mars 1852.

¹³³ Gustave Desnoiresterres, « Dizaine dramatique », *La Mode*, 5 janvier 1851, p. 459.

lisme, le fantaisisme n'est rien d'autre que la nouvelle forme que prend le romantisme :

Comment, mille tonnerres ! tu ne t'es pas encore aperçu que la querelle du réalisme et du fantaisisme n'est qu'une plate parodie de la grande lutte du romantisme et du classicisme qui divisa le monde intellectuel il y a trente ans ? Ô Rigolo ! tu ne verras jamais plus loin que ton nez !¹³⁴

Le romantisme de 1830

Dans ces années du milieu du siècle auxquelles nous voici parvenus en cette historiographie des dénominations et interprétations du romantisme de l'après 1830 que nous essayons d'établir, nous voici parvenu à une distance suffisante de cette année charnière pour que ce romantisme, catégorisé d'abord comme « jeune » et « Jeune France », puis comme un « néo-romantisme », propre à une « seconde génération »,¹³⁵ puis comme « fantaisisme », commence à être désigné aussi comme le « romantisme de 1830 ». Cela a lieu de façon assidue, dès après 1850,¹³⁶ mais c'est souvent

134 « Premier Guignol », *Guignol*, n. 3, 18 janvier 1857, p. 2.

135 En 1838, un autre témoin plus jeune, Eugène d'Izalguier, s'inclut, quant à lui, dans une troisième génération romantique, qui, après celle de Chateaubriand et de Mme de Staël, puis celle de Lamartine et Hugo, est « née avec la Restauration » et « se prépare ou arrive déjà en ce moment au maniement de l'art » : « Pour nous, de cette génération, qui n'avons vu le romantisme qu'à travers les grilles de notre collège, ce n'a été qu'une indiscipline de classe, une petite débauche d'écoliers ; mais nous n'avons pas laissé que d'en être très préoccupés à notre façon ». Et de narrer une réunion de romantiques à laquelle il fut convié après 1830 : « Ils étaient treize, nombre romantique, me dirent-ils, attablés autour d'un punch flamboyant ayant chacun pour coupe un crane, et pour cuiller un poignard ; la conversation fut à l'avenant, crâne, poignard, rapt, adultère, viol, inceste, tête et sang ! malédiction ! enfer ! damnation ! etc. ; du reste d'excellents jeunes gens, en réalité doux comme des moutons » (*« Les théories d'art. Romantisme », Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts*, janvier 1838, t. XXV, p. 160).

136 Seule occurrence avant cette date, un propos dans une revue belge, dès 1843, qui annonce que « la réaction qui a succédé au romantisme de 1830, est sur le point de porter ses fruits. Elle n'est pas le résultat d'une mode passagère, mais bien une véritable révolution littéraire » (*« La Forme et l'Esprit. À propos de la nouvelle réaction littéraire », Trésor national, recueil historique, littéraire, scientifique, artistique, commercial et industriel*, Bruxelles, Wouters, Raspoet et Cie, 1843, t. II, p. 248). Mais la réaction annoncée n'est pas celle qui est en ces années-là en cours en France, au nom de

pour se moquer, ou pour affirmer que ce romantisme-là est devenu déjà chose du passé.

Coté critiques, *Le Charivari* ironise en 1853 sur le « bric-à-brac plus ou moins pittoresque du romantisme de 1830»,¹³⁷ tandis qu'Auguste Villemot estime dans le *Figaro* qu'« aujourd'hui, en 1855, une critique des jeunes France, des *Antonys*, des romantiques de 1830 », comme persiste à la faire un dramaturge de l'année, n'est plus à l'ordre du jour.¹³⁸ Le sentiment le plus répandu est que « le romantisme de 1830 n'est plus de notre époque », comme le décrète un feuilletoniste du *Pays* en 1862 ;¹³⁹ que « les folies romantiques de 1830, qui sont tout autre chose que le romantisme, sont bien loin de nous ».¹⁴⁰ Et que « ce n'est pas en singeant les rapins chevelus et romantiques de 1830, ce n'est pas en sébouriffant la chevelure et en portant des barbes excentriques qu'on devient un artiste ».¹⁴¹

Sitôt nommé, le « romantisme de 1830 » se voit ainsi réduit à quelques clichés hostiles. On ironise sur « les catacombes où dorment les décors, les costumes, les ruines du romantisme de 1830 ».¹⁴² Ce fut « l'époque des longs cheveux, des jeunes-France et des *Badouillards* [sic] »,¹⁴³ « le temps où Victor Hugo, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, ces fos-

l'École du bon sens et du retour aux classiques, mais celle qui prône que « l'art doit être humanitaire, l'artiste doit être citoyen ».

¹³⁷ *Le Charivari*, 28 février 1853, p. 2.

¹³⁸ Auguste Villemot, « Chronique parisienne. Revue de la semaine », *Figaro*, 19 août 1855, p. 1-2 : 2. D'où son intuition que la pièce en question est un « rossignol » venu de cette époque. Villemot n'en manifeste pas moins quelque (ambivalente) sympathie envers le romantisme de 1830 : « Toutes les batailles ont leurs enfants perdus ; mais aujourd'hui que la bataille est bien définitivement gagnée que les chefs de cette école subversive sont devenus des conservateurs classés dans les académies, les ministères et les bibliothèques, il est pour le moins intempestif de jeter des pierres à ces gamins du romantisme qui marchaient dans la nuée lumineuse de Hugo, de Sand, de Balzac et de Musset ».

¹³⁹ Le vicomte d'Albens, « Lettres parisiennes. XXXII », *Le Pays*, 14 septembre 1862, p. 1-2.

¹⁴⁰ Jules Simon, secrétaire perpétuel, « Notice historique sur M. Louis Reybaud », *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politique*, 1^{er} janvier 1888, t. XXIX, p. 57.

¹⁴¹ C'est là ce qu'est censé écrire Daumier avec son crayon de dessinateur (Achille Arnaud, « Photographes et photographiés », *Le Monde illustré*, 29 mars 1862, p. 206).

¹⁴² Jean Rousseau, *Les Coups d'épée dans l'eau*, Paris, Michel Lévy frères, 1863, p. 46.

¹⁴³ Achille Jubinal, « Le Salon de 1861. Lettres rétrospectives. Deuxième lettre », *L'Abeille impériale, messager des familles*, 1^{er} août 1861, p. 13.

siles, faisaient pleurer à volonté ».¹⁴⁴ « Le doyen, le maître, le demi-dieu de notre beau romantisme de 1830 » fut, selon Pontmartin, Hugo.¹⁴⁵ William Reymond estime de même que la *Préface* de *Cromwell* (1827) « fut au romantisme de 1830, ce que la *Défense et Illustration de la Langue française* de Joachim Du Bellay avait été à la Pléiade poétique du XVI^e siècle ».¹⁴⁶ Mais c'est plus souvent Gautier qui en est donné pour le meilleur emblème, avec cette difficulté qu'il est assez vite devenu le champion d'un romantisme déjà très différent du romantisme Jeune-France et frénétique des années 1830-1836, le romantisme de « l'art pour l'art »,¹⁴⁷ dont le manifeste est la *Préface de Mademoiselle de Maupin* (1835). Ce dont Sainte-Beuve témoigne en affirmant dès 1841 que Gautier occupe « aujourd'hui un des premiers rangs dans l'école des images et de l'*art pour l'art*, dans l'école prolongée et renouvelée de M. Hugo ».¹⁴⁸

Mais point de tentative de prendre une vue synthétique un tant soit peu cohérente de ce « romantisme de 1830 », assez complexe en ses aspects multiples, en raison de la polarisation du champ littéraire du temps selon divers totems distincts (Hugo, Gautier, mais aussi Musset, Dumas, Sand, mais aussi les divers Jeunes-France et Bousingots littéraires, mais aussi Nodier, Janin, Balzac (soit l'école « artiste » et déjà « fantaisiste » de la *Revue de Paris* des années 1831-1832), mais aussi son expression toute nouvelle dans la presse. Point de tentative non plus de distinguer en un panorama un tant soit peu construit ses diverses tendances : frénétique, fantastique, excentrique, fantaisiste, ironique, dandy, désenchantée, art pour l'art, etc. Point non plus de véritable suite proposée, sauf erreur, à cette mise ensemble heureuse rencontrée en 1834 dans *La France littéraire*, de trois textes emblématiques concomitants : *Namouna*, les *Contes immoraux* et les *Jeunes France*, venus de trois rivages distincts du romantisme 1830 : le romantisme dandy de Musset, le romantisme bousingot de Pétrus Borel, le romantisme Jeune-France (mais déjà en sa version *critique*, telle que proposée par Gautier dès 1833). Rien non plus d'équiva-

¹⁴⁴ Le vicomte d'Albens, « Lettres parisiennes. XXXII », cit.

¹⁴⁵ Armand de Pontmartin, Joseph Autran, in Id., *Nouveaux Samedis*. Quinzième série, Paris, Calmann Lévy, 1877, p. 3.

¹⁴⁶ William Reymond, *Corneille, Shakspeare et Goethe. Étude sur l'influence anglo-germanique en France au XIX^e siècle*, Berlin, Luederitz, Paris, Klincksieck, Londres, William et Norgate, 1864, p. 214.

¹⁴⁷ « Théophile Gautier, le vaillant porte-drapeau de l'*art pour l'art* », dit de lui le feuilleton du *Messager du Midi*, le 28 mai 1851.

¹⁴⁸ Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Pensées et fragments*, in Id., *Critiques et portraits littéraires*, 2^e éd., Paris, Raymond Bocquet, 1841, t. V, p. 528.

lent à la mise ensemble par Balzac, dès 1830, dans *Le Voleur*, de quatre œuvres parues en 1829-1830 — *L'Âne mort* de Janin, *l'Histoire du roi de Bohême* de Nodier, sa propre *Physiologie du mariage* et *Le Rouge et le Noir* —, représentant à eux tous « l'école du désenchantement » :¹⁴⁹ soit donc une autre des inflexions caractéristiques d'un pan important du romantisme de 1830, dont il n'est pas facile de trouver d'aussi justes analyses dans la presse du temps, mis à part dans l'article de *La France littéraire* déjà mentionné. À la place, des rengaines, on les a entendues, au mieux, « sur l'axiome des romantiques de 1830 en littérature, — celui de l'art pour l'art ».¹⁵⁰

La légende dorée

Ce qu'on va trouver en revanche, d'abord dans la presse, sous forme d'articles, puis dans les livres qui parfois les rassemblent, ce sont les témoignages mélancoliques de certains des acteurs du romantisme de 1830 : Nerval,¹⁵¹ Gautier,¹⁵² Arsène Houssaye,¹⁵³ Philothée O'Neddy,¹⁵⁴ contribuant à l'édification d'une légende dorée, qui va se prolonger tout au long de la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant, avec évocation de lieux my-

¹⁴⁹ La notion est lancée dans l'un de ses *Lettres sur Paris*, la onzième, publiée le 9 janvier 1830 dans *Le Voleur* (Honoré de Balzac, *Oeuvres diverses*, éd. Guise et R. Chollet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 937). « Il y a dans ces quatre conceptions littéraires, conclut Balzac, le génie d'une époque, la senteur cadavéreuse d'une société qui s'éteint » (*Ibid.*).

¹⁵⁰ « Les Journalistes de Paris », *Almanach du Figaro*, 1^{er} janvier 1856, p. 8.

¹⁵¹ Gérard de Nerval, *La Bohème galante*, Paris, Michel Lévy, 1855.

¹⁵² Théophile Gautier, « Marilhat », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1848.

¹⁵³ Arsène Houssaye, Notice sur « Gérard de Nerval » dans son *Histoire du 41^e fauteuil*, Paris, Louis Hachette, 1856, p. 327-336. Puis *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle (1830-1880)*, Paris, E. Dentu, 6 vol., 1885-1891.

¹⁵⁴ Philothée O'Neddy réagit en effet aux publications de Charles Asselineau dans la *Revue anecdotique* (et dans *Le Boulevard*) par une lettre à lui adressée, le 23 septembre 1862 qui aura les honneurs de la publication : *Lettre inédite de Philothée O'Neddy, auteur de « Feu et Flamme », sur le groupe littéraire romantique dit des Bousingos (Théophile Gautier, Gerard de Nerval, Petrus Borel, Bouchardy, Alphonse Brot, etc.)*, Paris, P. Rouquette, 1875. Il y proteste en particulier contre l'accusation à lui faite par Asselineau d'avoir imité Borel, et avoue sa « présomption de croire que dans ce 93 de notre révolution littéraire, sa carmagnole était bien à lui ». Puis il dénie qu'il y ait eu un « bouzingotisme » des « Jeunes-France », autrement que dans la tête de leurs ennemis les bourgeois (*Ibid.*, p. 11-12).

thiques (la rue du Doyenné, « la Childebert »),¹⁵⁵ de figures pittoresques et de livres devenus entre-temps mythologiques.

Ce qu'on va trouver aussi, mais non dans la presse, c'est sous la plume de (rares) sympathisants du romantisme de 1830 des témoignages de solidarité fraternelles. Ainsi de la part de Mario Proth, en 1865, selon qui « le Romantisme de 1830 eut cela de très excellent qu'il revendiqua [...] un principe fécond entre tous : liberté dans l'art. Ce romantisme-là fut quelque chose comme un 89 littéraire. On n'y veut voir aujourd'hui qu'une question de forme, tandis que tout au contraire, il fut l'insurrection de l'idée contre une forme despotique ». Et de proposer d'appeler « romantiques toutes ces âmes exubérantes [...] qui menèrent les générations d'hier et demeurent l'éclatant exemple de celle d'aujourd'hui ». Et de rendre hommage à ces impénitents « vagabonds », en ce siècle des Robert-Macaire : « Ce qu'il reste de poésie dans nos poèmes, de passion dans nos âmes, d'élégance dans nos mœurs, de soleil dans nos arts et d'art dans nos bicoques, ne nous l'ont-ils point donné ? ».¹⁵⁶

C'est là un hommage auquel participent les deux poètes qui ouvrent et ferment les *Mélanges tirés d'un petite bibliothèque* de Charles Asselineau en 1866, Théodore de Banville en célébrant « L'Aube romantique » « (Mil huit cent trente aurore / Qui m'éblouis encore »), Baudelaire en se lamentant de son « Soleil couché » (« Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire... »). Et les deux poètes sont d'autant plus à leur place dans ce rôle de soutiens autorisés qu'ils ont contribué eux-mêmes à la valorisation du Romantisme de 1830 : Baudelaire en traitant de Petrus Borel dans la *Revue fantaisiste* en 1861, mais aussi de Hugo, de Gautier, de Barbier ; Banville, entre autres

¹⁵⁵ Dans une note de son *Paris démolì. Mosaïque de ruines*, Édouard Fournier évoque en 1855 toute la littérature déjà consacrée à l'impasse du Doyenné et à la Childebert, hauts lieux du petit romantisme des cénacles : « La Childebert, comme on l'appelait, ne fut jusqu'à sa démolition qu'une ruche, une Babel, d'apprentis grands-hommes, rapins, poètes ou journalistes, etc. M. Th. Gautier y a souvent fait allusion dans ses articles sur les Jeunes France, ainsi qu'à cet autre pandæmonium romantique dont il a croqué l'histoire dans *L'Artiste*, et qui vient aussi de disparaître avec la rue Doyenné, près de la galerie du Louvre. — M. Ch. Asselineau a dessiné la piquante physionomie de la Childebert dans un article du même journal *L'Artiste* et son dessin étendu est devenu un tableau complet en passant dans le *Paris-anecdote* de Privat d'Anglemont (p. 169-193) » (Édouard Fournier, *Paris démolì. Mosaïque de ruines*, Paris, Auguste Aubry, 1855, p. lv). *L'Artiste*, revue dirigée dans les années 1844-1846 par Arsène Houssaye, co-dirigée dans les années 1854-1856 par Théophile Gautier, a beaucoup compté dans la propagation de la légende dorée du romantisme de 1830.

¹⁵⁶ Mario Proth, *Les Vagabonds*, Paris, Michel Lévy frères, 1865, p. 143.

en célébrant le cénacle de la rue du Doyenné, en préambule à l'édition des *Œuvres poétiques* d'Arsène Houssaye, comme ayant été « la mère patrie de toutes les bohèmes »,¹⁵⁷ — formule qui provient de la notice consacrée à Nerval dans l'*Histoire du 41^e fauteuil* d'Houssaye¹⁵⁸ — et en y rappelant l'ensemble des publications l'ayant déjà célébré à cette date.¹⁵⁹ Parmi elles, la notice sur Nerval dans l'*Histoire du 41^e fauteuil* d'Arsène Houssaye, qui, faisant l'appel des dix de la bohème du Doyenné, compte avec amer-tume le peu de restants : « Nous étions dix, nous nous cherchons. Où es-tu, Gérard ? où es-tu, Marilhat ? où es-tu, Ourliac ? où es-tu, Rogier ? Esquiros, où es-tu ? — Théophile et Beauvoir seuls me répondent ».¹⁶⁰

Cela, avant de répéter cette même question, en 1864, à propos d'autres espèces de bohèmes sœurs : « Et les chefs des autres bohèmes ! Alfred de Musset et Henry Murger ! »¹⁶¹ (le premier mort en 1857, le second en 1861).

Houssaye procède ainsi rétrospectivement à une fraternisation de toutes les bohèmes, tout en mettant l'accent sur leur primitive inspiration romantique. Que la presse ne manque pas de souligner, souvent de manière hostile, jugeant que la bohème a été une « queue du romantisme ». Ainsi d'Henry Fouquier déplorant que Jules Vallès, « abandonnant les voies régulières, se [soit lancé] dans la bohème, queue du romantisme, déjà abaisse, de Gautier et de Roqueplan. Privat d'Anglemont, Pétrus Borel

¹⁵⁷ Théodore de Banville, *Histoire d'Arsène Houssaye*, en tête du livre d'Arsène Houssaye, *Œuvres poétiques. L'Amour, l'Art, la Nature*, Paris, L. Hachette, 1857, p. 21. Selon Banville, « Arsène Houssaye, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Roger de Beauvoir, Camille Rogier, Alphonse Esquiros [...] ont fondé la bohème littéraire, mais la bohème dorée » (*Ibid.*, p. 20).

¹⁵⁸ Arsène Houssaye, *Histoire du 41^e fauteuil de l'Académie française*, Paris, Hachette, 1856, p. 329.

¹⁵⁹ Gautier dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (« Marilhat », 1^{er} juillet 1848), plus tard dans son *Histoire du romantisme* (1874) qui reprend entre autres cet article ; Nerval dans sa *Bohème galante* (1855) dédiée à Arsène Houssaye, commanditaire de l'œuvre ; Arsène Houssaye dans son *Histoire du 41^e fauteuil* (1855-1856). Si l'on considère les dates des divers écrits consacrés aux bohèmes romantiques, on comprend que la mort de Nerval et l'édition posthume de son livre en 1855 ont beaucoup compté dans la reviviscence du romantisme de 1830. La décennie 1855-1865 a été à cet égard déterminante.

¹⁶⁰ Arsène Houssaye, *Histoire du 41^e fauteuil*, cit., p. 331. Le peintre Prosper Marilhat est mort en 1847, Édouard Ourliac en 1848, Gérard de Nerval en 1855. Le peintre Camille Rogier ne mourra qu'en 1896, mais vit en Turquie en 1855 ; Alphonse Esquiros ne mourra qu'en 1876, mais est un exilé politique à cette date.

¹⁶¹ Arsène Houssaye, *Histoire du 41^e fauteuil*, 7^e édition, Paris, Hachette, 1864, p. 350.

le lycanthrope furent ses maîtres [...]¹⁶² ». Ainsi de Barbey d'Aurevilly s'indignant que, malgré ses dénégations, Hugo ait « porté la queue du XVIII^e siècle » et que « les petits qu'[il a] mis au monde, ces bâtards tombés du romantisme dans la bohème, malgré l'originalité qu'ils se supposent, la portent encore mieux que [lui] ».¹⁶³

Le Romantisme de 1830 selon les bibliophiles

C'est aussi comme des sympathisants, plus mesurés, que se définissent alors tout ceux qui, à la même époque, se mettent à débusquer « les oubliés et les dédaignés » du Romantisme de 1830.¹⁶⁴ D'une part des écrivains journalistes : Charles Monselet,¹⁶⁵ Jules Claretie,¹⁶⁶ Fortuné Calmels ;¹⁶⁷ d'autre part tous les hommes de lettres qui, comme Charles Asselineau¹⁶⁸ se font les bibliographes amicaux de ses « *minores* »,¹⁶⁹ qui ne seront baptisés « petits romantiques » qu'en 1900, par un autre bibliothécaire et bibli-

¹⁶² Henry Fouquier, « Chronique », *Le XIX^e siècle*, 12 février 1879, p. 2-3 : 2.

¹⁶³ Jules Barbey d'Aurevilly, *Charles de Brosses*, in Id., *Portraits politiques et littéraires*, Paris, Alphonse Lemerre, 1898, p. 93.

¹⁶⁴ Sur le modèle du livre consacré par Charles Monselet aux oubliés du XVIII^e siècle : *Les Oubliés et les Dédaignés. Figures littéraires de la fin du XVIII^e siècle*, Tome I, *Linguet, Mercier, Cubières, Olympe de Gouges, le cousin Jacques, le chevalier de la Morlière, le chevalier de Mouhy*, Alençon, Poulet-Malassis, 1857.

¹⁶⁵ Dans ses *Portraits après décès* (Paris, Faure, 1866), Charles Monselet s'attache à des personnages hauts en couleur du petit romantisme : Nerval, Lassailly, Ourliac, Soulié.

¹⁶⁶ Jules Claretie (1840-1913), *Élisa Mercœur, Hippolyte de La Morvonnais, George Farcy, Charles Dovalle, Alphonse Rabbe*, Paris, Mme Bachelin-Deflorenne (« Collection du bibliophile français »), 1864, 114 p., in-8 ; Id., *Petrus Borel le lycanthrope. Sa vie, ses écrits, sa correspondance. Poésies et documents inédits*, Paris, René Pincebourde (« Bibliothèque originale »), 1865.

¹⁶⁷ Fortuné Calmels publie en 1861, dans la *Revue fantaisiste* un article qui évoque Louis Bertrand, sous un titre tout à fait dans l'esprit de Monselet : « Les Oubliés du XIX^e siècle ».

¹⁶⁸ Ses articles de la *Revue anecdotique* de 1862 que nous avons cités sont repris et complétés dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique : bibliographie anecdotique et pittoresque des éditions originales des œuvres de Victor Hugo, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Petrus Borel, Alfred de Vigny, Prosper Mérimée, etc., etc.; illustrés d'un frontispice à l'eau-forte de Célestin Nanteuil, et de vers de MM Théodore de Banville et Charles Baudelaire*, Paris, R. Pincebourde, 1866.

¹⁶⁹ Voir pour ce terme l'article d'Asselineau, « Les *Minores* du romantisme. Théodore Guiard », *La Petite Revue anecdotique*, 15 avril et 1^{er} mai 1867.

graphe, Eugène Asse.¹⁷⁰ Mais sur cette sorte de double « revanche des petits » contentons-nous ici de renvoyer à notre étude consacrée à Charles Asselineau¹⁷¹ et plus encore à la thèse malheureusement inédite de Mélanie Leroy-Terquem.¹⁷² La tendance en ce dernier tiers du siècle sera à consacrer les « petits romantiques », souvent à la recherche de figures pittoresques oubliées et de merveilles bibliographiques devenues rares, plus qu'à essayer de donner une vision complète des mouvantes galaxies ayant composé cet ensemble tardivement baptisé « le romantisme de 1830 ». ¹⁷³

Deux réactionnaires

Ce que confirment, avec une animosité peu dissimulée, les critiques hostiles, Adolphe de Lescure en 1874, Charles Gidel en 1887. Commentant le livre posthume de Gautier sur *l'Histoire du romantisme*,¹⁷⁴ Lescure évoque avec un préjugé ouvertement défavorable le « romantisme de 1830 », celui des « flamboyants, des rutilants, des gens à tous crins ». Il dénonce « les prétentions épiques et l'héroïsme transcendental de certains chefs de ce cénacle qui ne poussa pas moins loin l'art de la camaraderie que le mépris de la césure ». Il détaille les « travers » des « nouveaux romantiques », posant à l'homme blasé, à l'homme néfaste, « poussant même leur rôle jusqu'au suicide ». Et il conclut en ces termes sur ce second romantisme : « En somme, un grand mouvement instinctif plus que raisonné, bruyant plus que fécond, [...] beaucoup d'œuvres informes qui ne méritent que l'oubli, une galerie d'individualités qui appartiennent encore plus à la chronique qu'à l'histoire ». Quant à Gautier, son « histoire du romantisme n'est, comme le romantisme lui-même, qu'un recueil de fragments et une galerie de portraits ». ¹⁷⁵

¹⁷⁰ Eugène Asse, *Les Petits romantiques : Antoine Fontaney, Jean Polonius, l'indépendance de la Grèce, et les poètes de la Restauration, Jules de Rességuier, Édouard d'An-glemont*, Paris, H. Leclerc, 1900.

¹⁷¹ José-Luis Diaz, « Charles Asselineau face aux minores du romantisme », *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, Genève, Droz, 2019, t. XV, p. 127-144.

¹⁷² Mélanie Leroy-Terquem, *La Fabrique des « petits romantiques ». Étude d'une catégorie mineure de l'histoire littéraire*, Thèse, Paris 4, 2007, sous la direction de Françoise Mélonio.

¹⁷³ Voir le numéro de *Romantisme* intitulé *Mille huit cent trente* (n. 28-29, 1980).

¹⁷⁴ Théophile Gautier, *Histoire du romantisme, suivie de Notices romantiques et d'une Étude sur la poésie française, 1830-1868*, Paris, Charpentier, 1874.

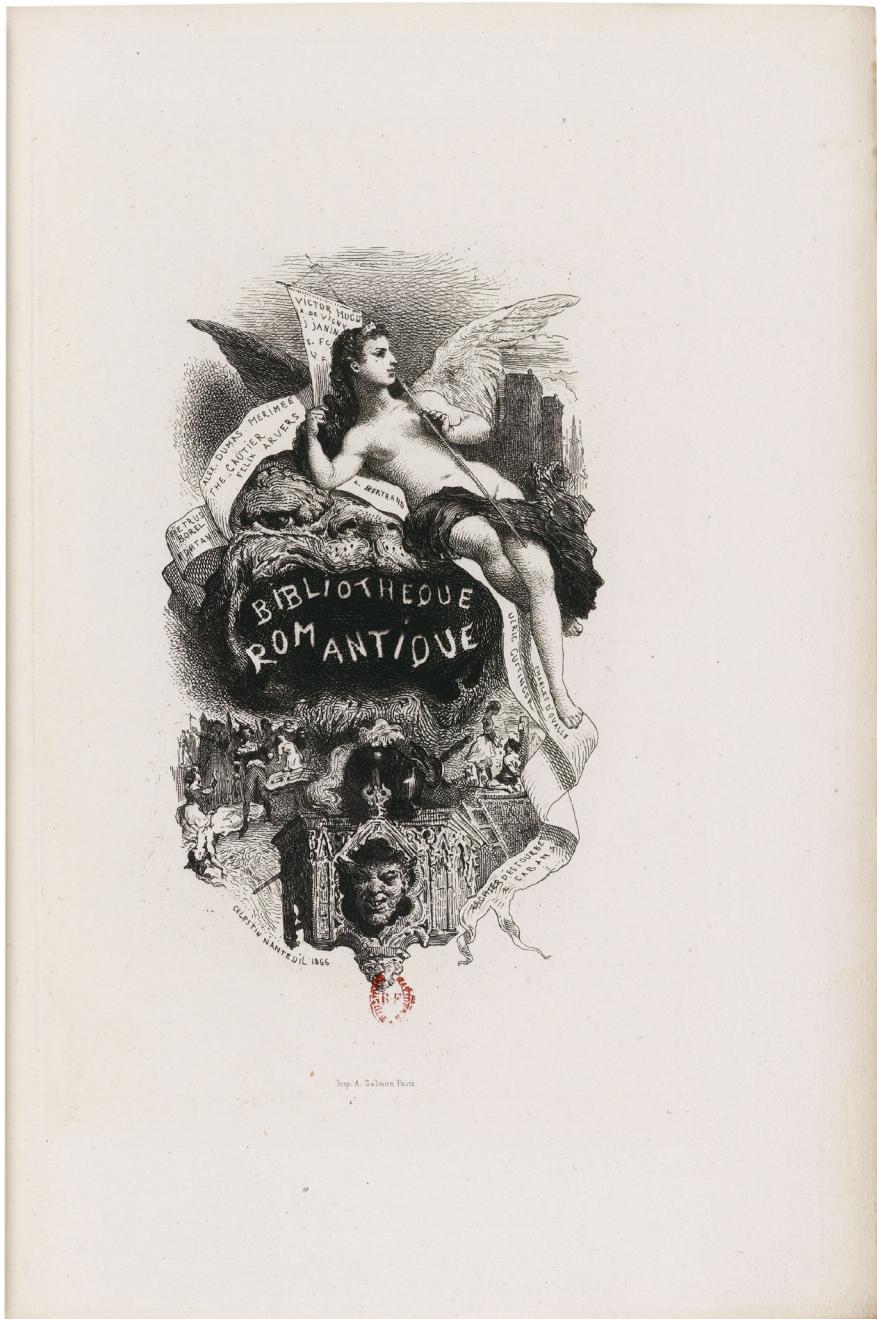
¹⁷⁵ M. [Adolphe] de Lescure, « Feuilleton de *La Presse* du 6 septembre 1874. Théophile Gautier et le romantisme », p. 1-2.

Dans un article publié en 1887 dans la *Revue du monde latin* sur « Les Lettres sous la monarchie de Juillet », Charles Gidel évoque à son tour le cénacle de la rue du Doyenné. Le futur auteur des *Petits romantiques*, Eugène Asse, en fait une recension favorable dans *Le Moniteur*, le 26 août 1887 : « M. Charles Gidel nous trace un piquant tableau de cette seconde génération du romantisme, d'après des récits contemporains. Mais, aux antipodes de Baudelaire, Gidel estime qu'« une heureuse réaction mit bientôt fin, vers 1840, à ces excès où le romantisme courait risque de se perdre. Cette réaction fut l'œuvre de ce qu'on appelle l'École du bon sens »...¹⁷⁶

Restons-en plutôt, pour cette fois, sur la page de titre des *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique* d'Asselineau qui, en 1866, est allé réveiller le légendaire Célestin Nanteuil — dont les Goncourt vont faire bientôt « l'homme de 1830 »¹⁷⁷ — pour lui en demander l'illustration. Car, entre autres qualités, ce frontispice a le mérite d'afficher, en leur diversité, sans classement, sous forme de pancartes enrubannées, les noms de quelques-unes des étoiles du romantisme de 1830. De quoi donner le désir, en compagnie d'Asselineau et de quelques autres, de comparer leurs orbites — une autre fois.

¹⁷⁶ Eugène Asse, « Les Lettres sous la monarchie de Juillet », *Le Moniteur universel*, 26 août 1887. Eugène Asse commente favorablement un article de Charles Gidel, « Les Lettres sous la monarchie de Juillet », publié la même année dans la *Revue du monde latin*.

¹⁷⁷ Dans leur roman *Les Hommes de lettres* (Paris, Dentu, 1860), les deux frères convoquent quelques gloires du romantisme de 1830 (Musset, le Gautier de *Mademoiselle de Maupin*, le dessinateur Célestin Nanteuil), mais sur fond de sénescence et de déclin. Si le « soleil romantique » perdure ici, c'est à travers Grancey (Nanteuil), « l'homme de 1830 » (p. 143), mais aussi à travers Charvin (Arsène Houssaye), ci-devant Jeune-France fluet, devenu homme à barbe et patron de *L'Artiste*, « voilant de la ceinture lâche de César l'ambition qui le mord au ventre » (p. 119). À charge pour Boisroger-Théodore de Banville de l'exécuter, dans le roman comme dans le *Journal*...



Célestin Nanteuil, *Frontispice à l'eau forte*, dans Charles Asselineau, *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque Romantique*, Paris, Pincebourde, 1866

© Gallica-Bibliothèque nationale de France